

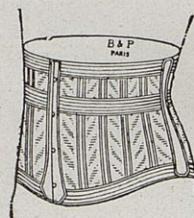


**GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON**

CONTRE
MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérite
PIUSSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS: 8, Rue Vivienne, Paris.

**CEINTURE ANATOMIQUE
pour HOMMES du Dr NAMY**



aux Cavaliers, aux Automobilistes et à tous ceux qui commencent à prendre du ventre. Maintient les organes abdominaux. Soutient les reins et combat l'obésité.

MM. BOS & PUEL,

Fabricants brevetés
234, Faubg. St-Martin, PARIS
(A l'angle de la rue Lafayette)

NOTICE ILLUSTREE FRANCO SUR DEMANDE

DERNIER SUCCES!
**BARBES
CHEVEUX GRIS**
rendus INSTANTANÉMENT
à la couleur
naturelle par
NIGRINE
TOUTES NUANCES
En vente: COIFFEURS, PARFUMEURS, F. 450
V. CRUCQ FILS AINE, Successeur
25. Rue Bergère. PARIS

COMPTOIR ARGENTIN
25, rue Caumartin, Paris (9^e)

**ACHÈTE LE PLUS CHER
DE TOUT PARIS**

BIJOUX
PERLES -- BRILLANTS

LA VIE PARISIENNE

Rédaction et Administration
29, Rue Tronchet, 29 - PARIS (8^e)
Téléphone GUTENBERG 48-59

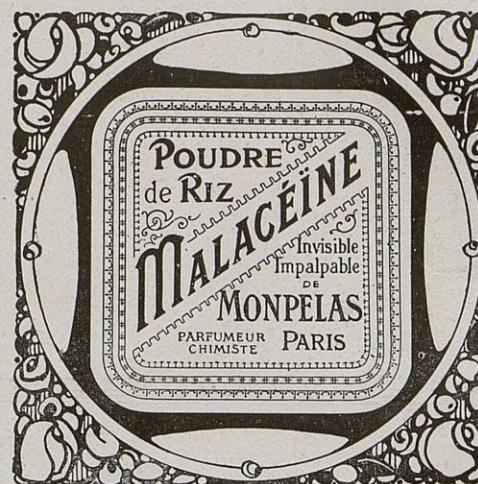
BONNEMENTS

	Paris et Départements	étranger (Union postale)
UN AN	30 fr.	36 fr.
SIX MOIS	16 fr.	19 fr.
TROIS MOIS	8 50	10 fr.

ROBES TAILLEUR G. Genre 110^e.
Façons, Transformations
Réussite même s'il essayage

YVA RICHARD

7, rue Hyacinthe, Opéra



La Poudre de Riz Malacéine complète et parfait l'usage de la crème de toilette Malacéine, sans opposition de parfum initial. Prix de la Poudre: Petit modèle 2 fr. Grand modèle 3 fr.

MAIGRIR 5 kilos par mois est un plaisir peu coûteux. — Franco 5.40.
Notice et Preuves Gratuits. MÉTHODE CENEVOISE, 37, Rue FECAMP, Paris

**PILE, BOITIERS,
AMPOULES**

B. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris.
Catalogue D franco.
VENTE EN GROS. AGENTS DEMANDÉS

BIJOUX Ne vendez pas **ACHAT**
SANS CONSULTER
GESELEFF, 20, rue Daunou. Téléph. Gut- 53-92.

AMATEURS ET MILITAIRES

adressez-vous aux

Etabliss^{ts} **LAFAYETTE-PHOTO** 124, rue Lafayette

Près gares Nord et Est

MAISON DE TOUTE CONFiance

APPAREILS — PRODUITS — TRAVAUX PHOTOGRAPHIQUES

Vest Pocket Kodak	(4x6 1/2).....	Prix. 55 fr.
	avec anastigmat spécial F. 6,8.....	— 115 fr.
"	" Stylo Roussel F. 6,8.....	— 130 fr.
"	" Olor Berthiot F. 6,8.....	— 160 fr.

Tous les KODAKS: Brownie, Junior, Spécial, etc.

Caleb — Vérascope Richard — Ensignette, etc., etc.

Expédition directe en Province et au Front. — Envoi gratuit de la Notice. — Ouvert le dimanche.

Opère lui-même



Toutes les Récompenses

**UN BON PORTRAIT DOIT ÊTRE SIGNÉ
PIERRE PETIT**

Tous les poilus sauront gré à Pierre Petit de la délicate pensée d'offrir à ses compagnons d'armes une douzaine de photos, modèle exclusif cartes de visite pour 12 francs, ou une douzaine cartes album pour 20 francs avec deux poses différentes. Les ateliers de pose, 122, rue Lafayette, sont ouverts tous les jours de 9 à 5 heures, même les dimanches et fêtes.

ON DIT... ON DIT...



Le misanthrope bienfaisant.

Plus de quinze jours ont passé...

Et dans ce pays-ci quinze jours, je le sais
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.

Qu'importe ! Du moins, puisqu'on a beaucoup parlé de sa violence, de sa frénésie dans l'attaque, peut-on raconter encore une anecdote qui montrera quel cœur bon et délicat fut parfois Octave Mirbeau. On sait qu'il était très accueillant pour les jeunes artistes et qu'il les réconfortait dans les moments de lutte ou de doute.

Un jour, du temps qu'il habitait avenue du Bois-de-Boulogne, un jeune homme de lettres sonna à sa porte. C'était un écrivain dont il aimait l'âpre talent, la franchise, la vue pittoresque et colorée qu'il avait des choses, mais auquel ces dons divers n'avaient donné ni la célébrité, ni l'argent. Il végétait, vivant péniblement et rassemblant tant bien que mal et plus mal que bien sa subsistance. Et ce jour-là, il était fort triste et quasi désespéré :

— A quoi bon écrire ? gémissait-il... Tant d'efforts ne me serviront à rien... Ecoutez, mon cher Mirbeau, trouvez-moi un emploi, de quoi vivre enfin, que je puisse cesser tout travail intellectuel... J'en suis las, las, las...

Octave Mirbeau marchait de long en large dans la grande pièce où il avait accoutumé de se tenir et où il avait accroché aux murs des œuvres d'artistes qu'il avait aimés et défendus. Soudain, il s'arrêta. Il avait les mains derrière le dos et la tête — cette tête à la mâchoire de dogue, aux sourcils hirsutes et roux, à l'œil vif — et la tête un peu penchée vers son protégé :

— Allons... Vous êtes fou ! lui disait-il brutalement... Vous êtes fou ! Las de quoi ? Est-ce que vous croyez que tous les hommes de valeur n'ont pas lutté... pour triompher de l'hostilité, de la niaiserie du plus grand nombre. Tous ont lutté. Moi et les autres... Vous allez rentrer chez vous, travailler, travailler sans relâche. Oui... sans souci du succès qui viendra... allez... qui viendra.

Puis, il était allé à sa table, avait pris une enveloppe, glissé discrètement cinq cents francs dedans et au moment du départ il l'avait remise à son jeune ami en ajoutant :

— Ça, ce n'est rien. C'est un conseil... voilà tout... Et travaillez ! Le soir, Mirbeau avait quelques amis intimes à dîner. Il se plaignait de sa journée.

— Impossible d'écrire... Trop de visites. Des raseurs ! Des tapeurs !

Et l'un de ces invités (un des membres des « Goncourt ») de dire :

— Précisément, je passais devant chez vous tantôt. J'ai bien fait de ne pas rentrer. J'ai d'ailleurs aperçu le petit X... qui sonnait à votre porte.

Mais Mirbeau, la phrase à peine terminée, répliqua d'un air furibond :

— Ah ! oui... oui... En effet. Il a du talent celui-là... Mais je ne l'ai pas reçu... Je lui ai fait dire... ah ! ah ! que je n'étais pas là... Je ne l'ai pas reçu...

Cette anecdote ne montre-t-elle pas bien ce que fut Mirbeau, mélange de brusquerie et de douceur, comme son talent — étrange et belle expression de violence et de sensibilité ?



La sagesse des moujiks.

Les Russes ont des proverbes savoureusement philosophiques dont quelques-uns peuvent être le thème d'excellentes méditations de guerre. Ce dicton, par exemple, fournit la recette de toutes les bonnes récoltes : *Celui-là ne doit jamais semer qui a peur des moineaux.*

Et cet autre, qui est une leçon de patience, mais non de résignation : *Dieu nous donne les noix, mais Il ne les casse pas !*

Enfin celui-ci, dédié aux mauvais riches : *L'homme capable de faire fortune en un an mérite d'être pendu douze mois auparavant.*



Five o'clock.

Chez Mme de M...., où, le dimanche, de cinq à sept, les conférences académiques ont remplacé le tango (c'est la guerre !), l'autre jour, un membre de l'Institut, debout devant la cheminée, prêchait l'économie à un cercle de mondaines terrifiées :

— Songez, mesdames, disait le professeur en clignant malicieusement ses petits yeux derrière son binocle, songez que vos privations sont encore bien douces en comparaison de celles de nos ennemis ; songez que les Berlinoises manquent de savon et que le Dr Gocht, dans le dernier numéro de la *Deutsche medizinische Wochenschrift* — pardonnez-moi ! je veux dire la *Revue médicale allemande* — leur ordonne de se frotter avec de la poudre de grès ou de plâtre, avant de se rincer à grande eau...

— Quelle horreur !... gémit Mme R. L...., que ses appas potelés ont fait surnommer « l'Espalier ».

L'académicien en vint ensuite à expliquer la valeur nutritive des aliments et la nécessité de sacrifier la quantité et la qualité :

— J'ai analysé dernièrement, dit-il, une côtelette de veau et une côtelette de mouton : j'ai constaté que l'une renfermait quarante-sept calories et l'autre soixante-trois...

— On ne soupçonnerait jamais, déclara la maîtresse de la maison, qu'il entre tant d'horribles choses dans ce que nous mangeons : on falsifie tout, aujourd'hui !

Et M. Ch. R...., ce jour-là, ne conférencia pas plus avant.



Entre deux tasses de thé.

Dans un autre salon très élégant — trop ! — où des femmes frivoles oubliaient la guerre en flirtant avec des neutres désinvoltes, un jeune capitaine, récemment revenu de Verdun, s'était fourvoyé on ne sait comment, et il était un peu étonné de l'insouciance des propos.

On parlait de voyages et un monsieur vantait le plaisir des grandes explorations :

— Si vous n'avez pas voyagé dans les solitudes de l'Amérique, capitaine, dit-il, vous ne pouvez savoir l'ivresse qu'on éprouve à marcher toujours tout droit devant soi, par monts et par vaux !...

— Sans être allé aussi loin, riposta le capitaine agacé, j'ai marché moi aussi, tout droit devant moi, toujours tout droit... par Douaumont et par Vaux.



Les frontières de la justice.

Cet écho nous vient de l'autre côté de l'Atlantique... Une fort jolie actrice d'un théâtre de New-York était poursuivie par sa couturière pour une note en souffrance de cinq cents dollars. L'artiste ne niait pas sa dette, mais se déclarait incapable de la payer, son directeur ne lui réglant à elle-même pas un centime de ses appointements ?

Devant le tribunal du City-County, l'avocat de la défenderesse excipa de son impécuniosité. A quoi l'avocat de la plaignante répondit ironiquement que la pauvre insolvable portait des jarretières endiamantées d'une valeur de mille cent soixante-dix dollars. Mais le premier avocat rétorqua gravement, au milieu du silence ému des auditeurs, que sa cliente portait des jarretières comme bon lui semblait, en un endroit où aucun magistrat n'avait le droit de perquisitionner.

La cour délibéra et déclara en propres termes — nous nous ferions scrupule d'altérer d'une virgule ce texte juridique — qu'en effet, les valeurs dénoncées ne sauraient être saisies, « attendu qu'elles étaient placées en dehors du territoire sur lequel peut s'étendre la main de la justice ».

Il y a des juges en Amérique, et dont la pudeur est de grand style !

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Le Crédit Foncier de France

Le Crédit Foncier de France procédera le samedi 24 mars à l'émission d'une nouvelle série d'*Obligations Communales et Foncières 5 1/2 %*, avec lots pour un montant total de 600 millions de francs. Cette émission, la première depuis la guerre, permettra au Crédit Foncier de reprendre, dès la cessation des hostilités, les opérations de prêts qu'il avait dû momentanément suspendre.

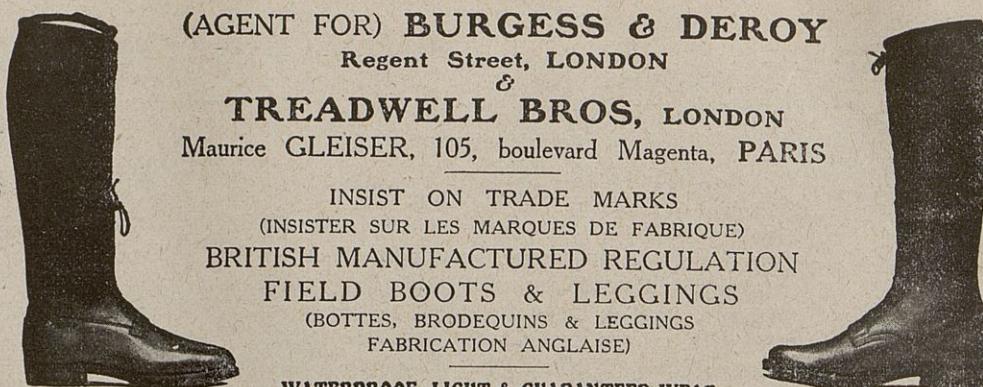
Les deux millions d'obligations à émettre sont du même type que les *Obligations Communales* 1912; toutefois, leur nominal est de 300 francs et leur intérêt de 16 fr. 50 par an. Cet intérêt est payable semestriellement, et le prix d'émission est fixé à 285 francs. Point n'est besoin de montrer les conditions avantageuses de ce placement, dont le taux ressort ainsi à 5,79 %, sans tenir compte de la prime d'amortissement et des lots, alors que le meilleur taux offert au public depuis l'ouverture des hostilités n'a été que de 5,70 %. Ces nouvelles *Obligations Communales et Foncières* seront remboursables par voie de tirage au sort en 70 ans et le premier tirage de lots aura lieu le 10 juillet prochain.

Toujours soucieux de favoriser la petite épargne, le Crédit Foncier de France qui, en dépit de circonstances parfois difficiles, n'a pas cessé un seul instant depuis le 1^{er} août 1914 d'effectuer le service des intérêts de ses actions et diverses obligations, non plus que de ses nombreux lots, a décidé que, pendant toute la durée de leur mise en circulation, ces nouvelles *Obligations Communales et Foncières* auront droit annuellement à 6 tirages qui comporteront notamment des lots de 500.000 francs, 250.000 francs, 50.000 francs, 25.000 francs et 5.000 francs, etc. En outre, tout naturellement, pour la libération et comme il a coutume de le faire, le Crédit Foncier accordera pour cette émission les facilités qu'il a déjà octroyées à sa fidèle clientèle de petits souscripteurs, qui n'auront à verser qu'une faible somme en souscrivant et payeront le reliquat en plusieurs échéances échelonnées sur une période de trois années.

En plus de l'excellent rapport de ces nouvelles obligations, il est presque inutile de parler de leur parfaite sécurité. Chacun sait, en effet, que le capital que le Crédit Foncier de France réalise par l'émission d'Obligations tant Communales que Foncières, ne peut dépasser le montant des prêts communaux ou hypothécaires qu'il consent, et que son fonds social est affecté spécialement à la garantie de ces deux catégories de titres. C'est dire que ces nouvelles *Obligations Communales et Foncières*, comme d'ailleurs toutes les obligations foncières et communaux émises par notre grand établissement hypothécaire, reposent sur les garanties les plus solides : ce sont des titres de tout repos et de bon rapport qui conviennent à tous les capitalistes.

Crème EPILATOIRE Rosée
— L'ÉPILIA — du Dr SHERLOCK
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelques minutes
POILS et DUVETS du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flacon : 5'50 (mandat ou timbres). Envoi discr. P. POITEVIN, 2, Pl. du Théâtre Français, Paris

LAMPE ELECTRIQUE "ETAT-MAJOR"
Spéciale pour l'ARMÉE. Retraite automatique 20 heures.
Sa vaste portée. Façonne lumières 100 mètres.
7, Rue Guy-Patin (près gare du Nord), Bât. Illustré France.



(AGENT FOR) **BURGESS & DERROY**
Regent Street, LONDON

TREADWELL BROS., LONDON
Maurice GLEISER, 105, boulevard Magenta, PARIS

INSIST ON TRADE MARKS

(INSISTER SUR LES MARQUES DE FABRIQUE)

BRITISH MANUFACTURED REGULATION

FIELD BOOTS & LEGGINGS

(BOTTES, BRODEQUINS & LEGGINGS
FABRICATION ANGLAISE)

WATERPROOF, LIGHT & GUARANTEED WEAR

(IMPERMÉABILITÉ, LÉGÉRETÉ & USAGE GARANTIS)

LEGGINGS de tous modèles en véritable peau de porc
Dépôts dans les principales villes

LES PRODUITS DE BEAUTÉ "FAVORITE" SONT INCOMPARABLES
Les essayer c'est les adopter

SAVON ALGINE FAIT RAPIDEMENT MAIGRIR	CREME DE BEAUTE IDEALE POUR LE SOIN DU VISAGE
la partie du corps savonnée. Amincit. Taille, hanches, ventre, fait disparaître Bajoues. Double-menton, etc. Fl. 4,50	Fait disparaître Taches de Rousseur. Points noirs. Couperose, Cicatrices, etc. ou certaines contrées. Rides. Rend la peau fine et veloutée. Parfum suave. Fl. 2,25
CREME ELIXIR DEVELOPPE SEINS	LOTION VÉGÉTALE EFFACE LES BERNE DES YEUX
Assure Splendeur du Buste. Blancheur nacrée. Gd Fl. 6,25	Convenable à la peau. Donne Eclat. Beauté Gd fl. 4,25
DEPILATOIRE RAFFERMIT SEINS	HAUILE ONDULINE FRISE ET ONDULE les CHEVEUX
Détruit vite les Poils	naturellement menu des cheveux, brillants. Gd Fl. 3,75
Duvets et cracieux Visage et Corps. Fl. 4,25	(" Petit Traité de Beauté " Envoyé Fl. sur demande.)

Envoyé l'Co. I. Produits Favorite, 65, Rue Fg St-Denis, Paris

E. VILLIOD
DÉTECTIVE
37, Boulev. Malesherbes,
PARIS
ENQUÈTES,
RECHERCHES,
SURVEILLANCES.
Correspondants
dans le Monde entier.

MARRAINE le plus beau
Cadeau
a faire à votre FILLEUL
est l'appareil format 4 1/6 + 6.
LE TOURISTE
à plaques et à pellicules
avec châssis Film l'ack. 28^f Touriste fermé
Touriste ouvert et châssis à plaques 55 fr.
Vest Pocket Kodak 55 fr.
Vest Autostigmat Optis 6,3 105 fr.
La maison se charge également des développements et des tirages. (Exécution dans les 48 heures).
Mon Fl. de PHOTO : Professeur Albert VAUGON
28, Rue de Chateaudun, 28, PARIS

FORCE ET SANTÉ
RÉGÉNÉRATION DE L'ORGANISME
Tuberculose, Diabète, Rhumatisme.
SURMENES et DEPRIMES de la GUERRE

ALEXINE

Résultats immédiats, certains, durables.

RECOMMANDÉ PAR LES SOMMITES

de la Faculté de Médecine de Paris.

Notice gral. Toutes pharm. Flac. 5 fr.; franco 6 fr.
LABORATOIRE DE RECHERCHES SCIENTIFIQUES.
Bureau C, 15, r. Jean-Jaurès, Puteaux (Seine).

VOULEZ-VOUS ÊTRE BELLE
DEMANDEZ A J. GIRAU, PARFUMERIE D'ALLY
A ROUEN

Qui vous enverra contre 0,95 en timbres poste sa brochure explicative sur les produits de Beauté avec la méthode du massage Fascial, 1 échantillon de Poudre de fleur de Riz au choix, blanche chair, naturelle - Rose, Rachel et Rachel foncé, 1 échantillon de rouge pour avoir le teint de Pêche, 1 échantillon de poudre pour les ongles.

ARTISTIC PARFUM GODET

On achèterait les collections complètes de "La Vie Parisienne" des années 1905 et 1906.
S'adresser aux bureaux du journal, 29, rue Tronchet.

DIAMANTS, PERLES, BIJOUX, OR, PLATINE,
ARGENTERIE, OBJETS D'ART, ANTIQUITÉS
PROFITEZ DE LA HAUSSE ACTUELLE
Adresser à préférence à l'EXPERT. Téléphone 284-82

TITRES ET COUPONS

Négociation rapide de tous Titres Nominatifs. Avance immédiate contre Remise des Certificats
ACHAT DE SUCCESSIONS, PRÊTS HYPOTHÉCAIRES, AUCUNS FRAIS

COMPTOIR DE L'OPERA
24, Chaussée-d'Antin, 24, PARIS (IX^e)

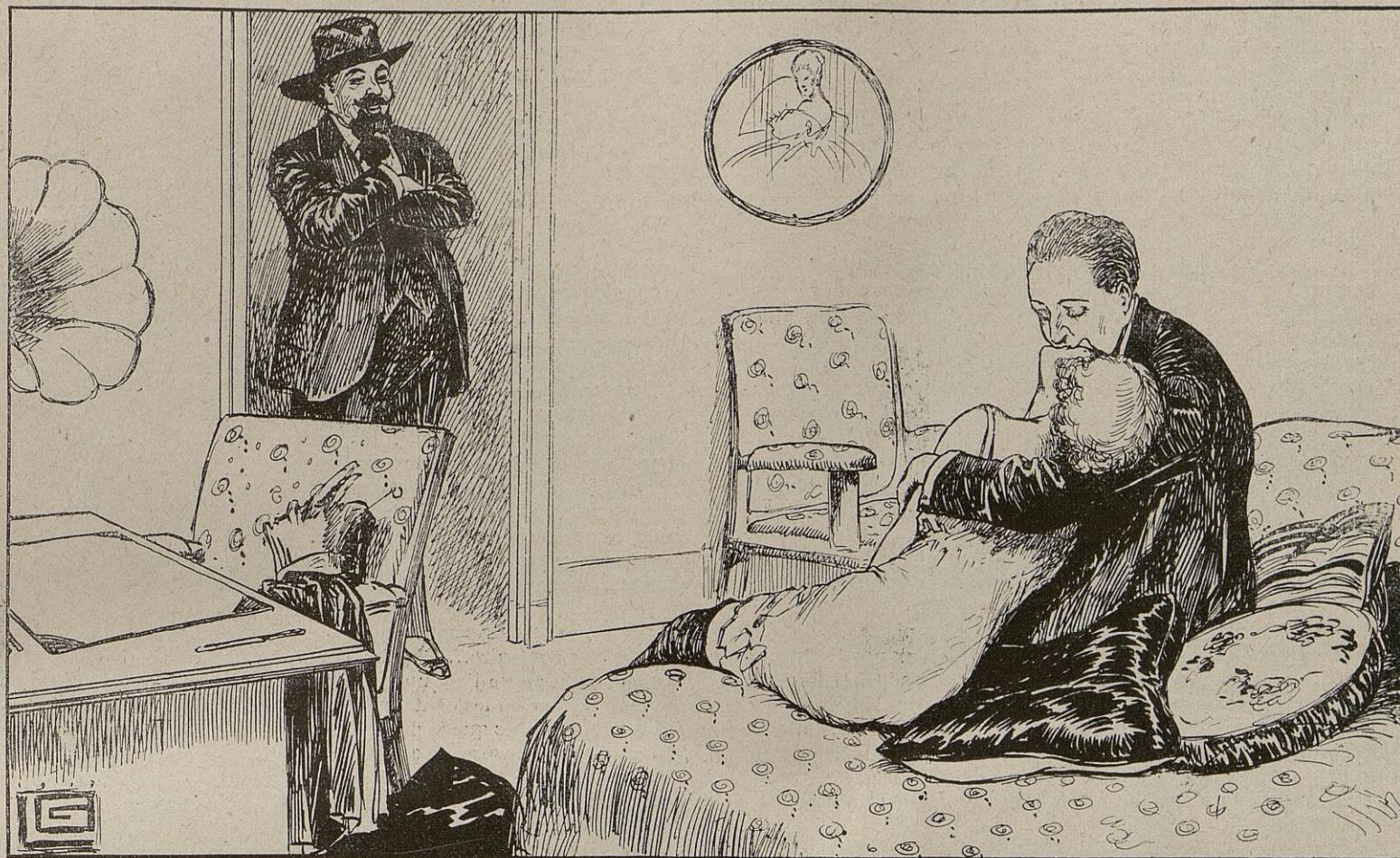
ACHAT au plus haut prix de tous titres français ou étrangers, cotés ou non cotés.

AVANCE les plus fortes sommes à 6 % l'an (argent de suite) sur tous titres français ou étrangers, cotés ou non.

Délai de remboursement au gré du client.

Adresser à préférence à l'EXPERT. Téléphone 284-82

ARGENT DE SUITE



LES COMÉDIENS SANS LE SAVOIR ^(*)

III. MOINS ÉCRIT QUE VÉCU

Encore le studio de Montrose. Un ordre méticuleux y règne, comme d'habitude — ou un désordre apparent, qui est l'effet de la pose, sinon de l'art. La bohème rangée ! Les meubles, repérés, sont toujours exactement à la même place; mais, aujourd'hui, le principal semble être le canapé situé vis-à-vis le bureau, et non ce bureau lui-même. Peut-être parce que Montrose est étendu sur le canapé, au lieu d'être assis devant le bureau. Ces deux meubles sont d'ailleurs, l'un comme l'autre, des instruments de travail. Montrose, couché, travaille; en d'autres termes, comme d'ordinaire, il croit qu'il rêve.

Et il est en tenue de travail. Les personnes sans usage pourraient supposer qu'il est déguisé en clown: tous les gens qui savent vivre reconnaîtraient qu'il est en pyjama.

MONTROSE, seul, s'écrie soudain. — Mais, ça y est ! J'ai mon titre !... *L'Affaire de canapé...* C'est un titre !

Il se remet à rêver.
Agathe introduit Reine Marguerite.

REINE MARGUERITE. — Bonjour, maître chéri, mon maître à moi. Je viens travailler.

MONTROSE. — Déshabille-toi.

AGATHE. — Oh !...

Elle sort.

REINE MARGUERITE. — Tu as fait fuir Agathe.

MONTROSE. — Ce n'est pas ma faute si cette fille est complètement idiote. Depuis plus de dix jours qu'elle me sert, elle n'a pu se faire encore à mes procédés. Elle n'a pas la clef de mon style, qui est violemment imaginé et d'une concision extrême. Il est clair que *Déshabille-toi* signifie à peine : « Retire ton chapeau et tes gants. » Je n'allais pas t'inviter à te mettre en chemise devant cette fille. A présent, si le cœur t'en dit, je ne te le défends point.

REINE MARGUERITE. — Merci.

MONTROSE. — Merci non ?

REINE MARGUERITE. — Merci non. Elle t'aime toujours, Agathe ?

MONTROSE. — Plus que jamais.

Il soupire.

REINE MARGUERITE. — Tu la plains ?

MONTROSE. — Profondément. Et j'ai honte de mon injustice : elle me répète du matin au soir que je suis beau; ça ne me fait aucun effet. Toi, tu ne m'as pas rendu cet hommage une seule fois — j'ai compté — et tu es ma maîtresse !

REINE MARGUERITE. — On le dit.

MONTROSE. — Le dit-on ?

REINE MARGUERITE. — Trop. Mais, maintenant, c'est vrai.

MONTROSE. — Il y a des minutes où je le crois.

REINE MARGUERITE. — Pourquoi ne l'aimes-tu pas aussi ?

MONTROSE. — Agathe ?

REINE MARGUERITE. — Ça lui ferait tant de plaisir !

MONTROSE. — Et à moi si peu !... Je me demande pourquoi tu me donnes ce conseil scandaleux. Tu n'es donc pas jalouse ?

REINE MARGUERITE. — Si : de ta femme.

MONTROSE. — C'est encore plus bête que si tu étais jalouse d'Agathe... Il va de soi que je ne peux pas aimer Agathe.

REINE MARGUERITE. — Mais pourquoi ?

MONTROSE. — Ce n'est pas un rôle de pièce.

REINE MARGUERITE. — C'est un type.

MONTROSE. — Pas un rôle. Un type... pour gens de lettres. Il ne faut pas confondre le théâtre avec la littérature, tu n'y entends rien... Je ne vois pas la pièce.

REINE MARGUERITE. — Je vois... la situation...

MONTROSE. — Pas « public ».

REINE MARGUERITE. — Tu ne penses qu'à la recette !

MONTROSE. — C'est Touvenant qui ne pense qu'à la recette... Moi aussi... A quoi veux-tu que nous pensions tous les deux ?

REINE MARGUERITE. — Et moi, il y a une pièce ?



MONTROSE. — Je te crois ! Même que je viens de trouver mon titre.

REINE MARGUERITE, *avec joie*. — Ah ?...

MONTROSE. — *L'Affaire de canapé*.

REINE MARGUERITE, *faisant la moue*. — Ah !

MONTROSE. — Naturellement ! J'en étais sûr ! J'aurais dû te le souffler, tu te flattérais de l'avoir trouvé toi-même, et tu dirais : « Il est exquis ! » Comme il est de moi, il te déplaît. Je serais curieux de connaître tes objections.

REINE MARGUERITE. — Faut-il que les hommes aient peu de délicatesse...

MONTROSE. — Ah ! non, je t'en prie, pas de généralités !

REINE MARGUERITE. — Faut-il que tu sois mufle pour ne pas sentir qu'un pareil titre m'offense dans mes pudeurs les plus intimes !

MONTROSE. — Pas possible ?

REINE MARGUERITE. — Alors, voilà ce que je suis pour toi : une affaire de canapé !... (Avec une amère ironie.) Tu n'as rien à répondre.

MONTROSE. — Rien du tout. Parlons d'autre chose.

REINE MARGUERITE. — Nous parlerons d'autre chose quand tu m'auras juré que tu renonces à un titre qui m'outrage.

MONTROSE. — J'y renonce ! J'y ai renoncé !

REINE MARGUERITE. — D'abord, si ta sale pièce s'appelle une affaire de canapé, je n'y joue pas.

MONTROSE. — Comment as-tu dit ça ? Redis-le.

REINE MARGUERITE. — Je — n'y — joue — pas.

MONTROSE. — O Reine Marguerite, tu ne peux pas te figurer le plaisir que tu me fais. Tu es vraiment une grande artiste. J'en doutais peut-être encore, l'amour ne m'aveugle pas. Tu n'as paru sur aucune scène digne de ce nom. Il te reste à débouter. Tu n'as jamais interprété que de tout petits rôles, mais tu viens d'en refuser un grand : tu es une artiste de race !

REINE MARGUERITE. — Je suis bien aise que tu daignes t'en apercevoir.

MONTROSE. — Déshabille-toi.

REINE MARGUERITE. — Il y a beau temps que j'ai retiré mon chapeau.

MONTROSE. — Continue.

REINE MARGUERITE. — Non.

MONTROSE. — On ne te demande pas de toucher du piano : ne te fais pas prier.

REINE MARGUERITE. — Nous sommes d'une imprudence ! Il finira par nous arriver quelque chose. Ta femme est là... Si elle entrait, tout d'un coup ?

MONTROSE. — Elle n'entrera pas. Elle a le respect de mon travail. Ce cabinet pour elle est un sanctuaire, elle ne se permettrait pas d'en franchir le seuil sans mon ordre exprès. Je suis Assuré, elle est Esther.

REINE MARGUERITE, *qui a fréquenté le Conservatoire*. — Dis donc, Esther a forcé la consigne.

MONTROSE. — Oui, mais elle a tourné de l'œil au même instant.

REINE MARGUERITE. — C'est vrai ! « Mes filles, soutenez votre reine éperdue... » Tu ne crois pas qu'elle se doute ?

MONTROSE. — Non.

REINE MARGUERITE. — Elle est donc aveugle !

MONTROSE. — Et moi ?

REINE MARGUERITE. — Il n'est pire sourd...

MONTROSE. — Les aveugles aussi... Je t'assure qu'il n'y a aucun danger. La preuve : je n'ai seulement pas mis le verrou. Ecoute, petite Reine Marguerite... Viens t'asseoir près de moi, tout contre... J'ai envie de te dire de jolies choses, et je suis en veine... Veux-tu que je t'explique comment je t'aime ?

REINE MARGUERITE. — Ce n'est pas très drôle.

MONTROSE. — Oh ! non, ce n'est pas très drôle... pour moi... Je me croyais parvenu à l'âge heureux. J'avais fait véritablement une fin en épousant Lucienne. Sauf quand on me surveillait, je ne me retournais plus dans

la rue pour suivre de l'œil une jolie femme. J'avais détélé, et tu sais, avec d'autant plus d'entrain que je n'ai jamais rué dans les brancards. Je ne suis pas celui qui ne pense qu'à ça. Je n'aurais peut-être jamais eu de maîtresse, si l'expérience ne m'avait enseigné ce qu'on dirait de moi au cas que je n'en prissons point. On est égoïste ou on ne l'est pas, il faut choisir : j'ai choisi. Je n'ignore pas que l'on peut pratiquer l'égoïsme en même temps que l'amour; mais j'ai observé qu'on le pratique beaucoup mieux encore lorsqu'on se dispense d'aimer.

REINE MARGUERITE. — Je ne te comprends pas : tu as à peine trente-cinq ans, et tu t'exprimes comme un vieux.

MONTROSE. — L'essentiel n'est pas d'avoir trente-cinq ans, mais de les avoir toujours eus... Pourquoi m'as-tu interrompu, ma beauté ? Je ne te demande pas l'heure qu'il est, et je n'avais pas achevé ma réplique. J'enchaîne. Je me félicitais donc d'être arrivé sans pour ainsi dire être jamais parti, quand je t'ai rencontrée sur mon chemin, et voilà une existence brisée !

REINE MARGUERITE, *inquiète*. — La tienne ?

MONTROSE. — Naturellement, ce n'est pas la tienne qui est brisée. Au contraire... Physiquement, tu n'es pas du tout mon type, supposé que j'aie un type. Tu es ravissante, mais tu n'as ni les cheveux, ni les dents, ni le teint, ni les mains, ni les pieds, ni le genre de chic que je préfère... peut-être... C'est à croire que tu m'as plu par esprit de contradiction et parce que tu m'agaces. Dès que je t'ai vue, j'ai dit comme Juliette — en faisant le bœuf nécessaire : « Ou j'appartiendrais à cette femme, ou j'appartiendrais au tombeau. »

REINE MARGUERITE, *flattée*. — Oh ! que c'est gentil !

MONTROSE. — Tu n'as aucun tempérament... J'ai observé que toutes les femmes qui se donnent à moi le font sans plaisir et n'ont aucun tempérament. Je me procurerais une bacchante qu'elle n'aurait aucun tempérament.

REINE MARGUERITE. — Mon cheri, c'est peut-être ta faute ?

MONTROSE. — Peut-être... Moralement, tu es ce qu'on appelle intelligente...

REINE MARGUERITE. — Ça !

MONTROSE. — Une bonne moyenne... Tu as un caractère !...

REINE MARGUERITE. — Du caractère.

MONTROSE. — C'est la même chose. Je croyais avoir épousé une femme sèche, âpre, rosse : tu as battu tous ses records. Bref, je devrais t'avoir en abomination, et te fuir... jusqu'à Versailles. Peux-tu m'expliquer, mon amour, pourquoi tu es mon amour, et comment j'ai pu te permettre de chambarder toutes mes habitudes ?

REINE MARGUERITE. — Dieu ! que les hommes sont bêtes !

MONTROSE. — Encore une fois, pas de généralités.

REINE MARGUERITE. — Le mot de la chose, c'est que tu m'aimes. C'est bien simple.

MONTROSE. — Comme c'est simple ! C'est un mystère.

Un court silence. Elle s'asseoit sur le canapé. Elle se blottit contre Montrose.

REINE MARGUERITE. — J'aime bien ce que tu viens de me dire : tu devrais le coucher par écrit.

MONTROSE. — Sois tranquille, ça n'est pas perdu.

Brusquement, il l'embrasse; elle feint de se débattre un instant, puis elle lui donne ses lèvres. La porte s'ouvre. Il repousse Reine Marguerite en criant :

— Lucienne !

TOUVENANT, *qui entre*. — Mais non, ce n'est pas Lucienne !

MONTROSE. — Ah ! ce n'est que toi ?

TOUVENANT. — Té ! il en faut rendre grâces aux dieux. J'imagine que la citoyenne eût fait de la musique, si elle vous eût pincés, comme je viens de vous surprendre, dans une attitude qui ne laisse aucun doute. Joli spectacle pour le témoin désintéressé !



— J'ai envie de te dire de jolies choses...



— Nous sommes d'une imprudence !

NOUVEAU LEXIQUE DE LA CONVERSATION

ne dites pas...
pour ma fête mon mari m'a donné
de merveilleuses perles...



... j'ai vu chez Toquet
des robes de soir ébouriffantes...



Venez demain à cinq heures
voir mes almanachs...



mais dites...
... une tonne
de noix d'anthracite.

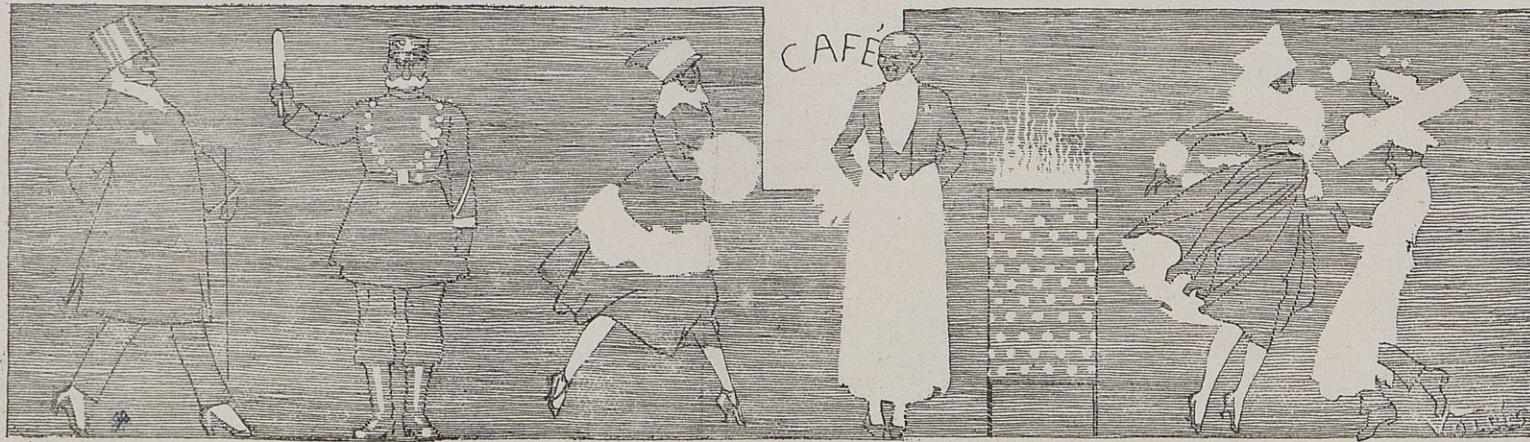


mais, j'ai vu à la "Bonne ménagère"
de délicieux calorifères...



mais, venez passer
vingt minutes au coin du feu...





SUR LES BOULEVARDS APRÈS LE COUVRE-FEU : LES OMBRES PARISIENNES

MONTROSE. — Ce n'est pas pour nous regarder que tu es venu. Qu'est-ce qui t'amène ?

TOUVENANT. — Té ! notre rendez-vous. Ne te dérange pas, mon petit. Je vais fouiller dans les paperasses, et je trouverai le scénario que tu devais me lire à haute voix. Tu as mieux à faire : je le lirai de mes yeux.

MONTROSE, haussant les épaules. — Le scénario ! Si tu crois que j'en suis au scénario !

TOUVENANT. — Outre ! je connais ton aisance : il y a un acte de fait !

MONTROSE. — Il y avait le titre... et Reine Marguerite n'en veut pas. Quant à la pièce... il n'y a pas de pièce.

TOUVENANT. — Pas de pièce !

REINE MARGUERITE, froissée. — Merci pour elle.

MONTROSE. — Mais non ! Plus je creuse mon sujet, et plus je me persuade qu'il n'ex-is-te-pas.

REINE MARGUERITE. — Merci encore. N'en jetez plus.

MONTROSE. — Je n'ai aucune imagination. Je travaille sur le vif. Je sculpte le réel. Eh bien, j'attends...

TOUVENANT. — Qu'attends-tu ?

MONTROSE. — Les événements. Et il n'arrive rien !

REINE MARGUERITE. — Par exemple !

TOUVENANT. — Ce n'est pas rien, ce que j'ai vu.

MONTROSE. — Ce que tu as vu ! Qu'est-ce que ça donne ? Une scène. Et quelle scène ! Une scène qui piétine sur place, qui ne conduit à rien. C'est du théâtre statique ! Vois-tu d'ici la tête du public qui paie si tu n'avais pas autre chose à lui offrir de huit à onze ? Il dirait : « J'ai ça chez moi », et il ne se dérangerait pas. Il veut des péripéties. Je n'en ai pas encore trouvé une... pas une ! Ce n'est pas faute de la chercher. Tu n'as pas besoin d'avoir l'air de croire que je ne sache rien. Je travaille. Tiens, j'avais laissé la porte ouverte. Tous les jours, je laisse la porte ouverte. Quand tu es entré, j'ai cru que c'était Lucienne. Un flagrant délit,

ça m'ouvrirait peut-être des horizons... Et c'était toi ! A quoi ça me sert-il que tu sois entré ?

REINE MARGUERITE. — Il l'avait fait exprès !

MONTROSE. — Bien sûr ! Et Lucienne fait exprès de ne jamais pousser la porte !... Pour une pièce, il faut trois personnages.

TOUVENANT. — Ou quatre.

MONTROSE. — Je n'en demande pas tant ; mais deux ne suffisent pas. Mes trois personnages sont tout indiqués : c'est moi, Reine Marguerite et Lucienne. Je me vois très bien, je vois Reine Marguerite, je ne vois pas du tout Lucienne. Elle n'a pas de rôle, il n'y a pas de pièce.

TOUVENANT. — Pardon, tu oublies que tu es trompé.

MONTROSE. — Ce n'est pas vrai !

TOUVENANT. — La bonne te l'a dit devant moi !

MONTROSE. — Elle s'est rétractée depuis.

TOUVENANT. — Tu ne t'es résolu de couronner la flamme de Reine Marguerite qu'après avoir acquis la certitude que tu étais trompé !

MONTROSE. — Je regrette infiniment d'avoir usé de représailles.

REINE MARGUERITE. — Ah ! c'est pour rire ?

MONTROSE. — Je ne veux pas croire que je suis trompé : donc, je ne le suis pas. Tiens, quand tu viens me raconter que je suis trompé, c'est comme si tu essayais de me faire croire qu'il y a la guerre : il n'y a pas la guerre et je ne suis pas trompé. Mon vieux, si c'est tout ce que tu as trouvé comme épisode, tu peux continuer à le casser la tête. Au revoir et merci. A demain, s'il te vient d'ici là une idée.

TOUVENANT. — Je te fiche mon billet qu'il m'en viendra cent pour une et que les événements vont se précipiter.

MONTROSE. — J'en accepte l'augure... Trompé, moi ! Ah ! il faut en entendre !

(A suivre.)

Roscius.



— Il l'avait fait exprès !



CROQUIS CINÉMATOGRAPHIQUE D'UNE DES MILLE ET UNE NUITS DE GUERRE DE LA VILLE-LUMIÈRE

••••••• LA TAXE DES GRACES •••••••

M. Alexandre Ribot, de l'Académie française et du ministère des Finances, serait disposé à porter devant les Chambres un nouveau projet d'impôt appelé, selon nous, à faire quelque bruit.

Dans ce projet ingénieux et hardi, et conçu en dehors de tout esprit de routine, l'éminent homme d'État proposerait de percevoir, sur le sexe auquel nous devons nos joies les plus célestes et nos plus sombres mélancolies, une série de taxes dites « de nature ».

Il n'a pas échappé en effet au ministre que nos chères femmes jouissaient de priviléges et de faveurs excessifs. L'impôt du sang ne les frappe point ; l'impôt sur les tabacs non plus, car, pour la plupart, elles ne fument pas. Dédaigneuses le plus souvent des plaisirs violents de la chasse, elles n'ont pas à supporter la dépense fiscale du permis.

Comme, d'autre part, elles sont peu favorables aux liqueurs fortes, elles se moquent, comme d'une paire de chaussettes, des taxes, des surtaxes et sur-surtaxes appliquées sur les vermouths, amers, bitters, trois-six et cognacs.

Il y a là, comme dirait l'honorable M. André Tardieu, un « fâcheux état de choses », auquel il serait temps que M. Alexandre Ribot remédiait.

L'économie du nouveau projet de l'illustre académicien peut être résumée en quelques lignes :

M. Alexandre Ribot pose d'abord en principe que tout article de luxe, toute propriété d'agrément, tout objet qui n'est pas de première nécessité, doivent être soumis à l'impôt. Il en est ainsi déjà, d'ailleurs. On paie pour avoir le droit de posséder une limousine ou une torpedo, voire une charrette anglaise ou un char-à-bancs ; on paie pour avoir le droit d'habiter un élégant château Louis XIII sur les bords de la Loire ; et on paie aussi pour avoir la faculté d'occuper, au septième étage de la rue Quincampoix, un logement de sept cent trente francs de loyer annuel ; on paie si on a un pur-sang à soi... ou une rosse ; on paie si on a un yacht ; on paie pour son setter ou son caniche ou son bull ; on paie, si on a des « Rio » ou des « Métropolitain » ou du « Suez » ; on paie, invariablement, irrémédiablement, éternellement, on paie même quand on est mort — si on veut se payer le luxe posthume d'avoir des héritiers.

Ne semble-t-il pas logique d'associer à ce magnifique système d'impositions, en les priant d'y participer, les « capitalistes naturelles » — selon l'expression même qu'emploie M. le ministre ?

Les « capitalistes naturelles », ce sont, comme on l'a deviné, les dames et les demoiselles.

La nature, en effet, a incontestablement doté le beau sexe de trésors inestimables, qui sont de nues propriétés d'agrément, et qui constituent un capital souvent formidable.

Les deux yeux, si profondément bleus, de la divine Mme Z... ne valent-ils pas mille fois plus que la modeste 12-16 HP de M. Durand ? Pourtant, M. Durand acquitte, pour son tacot, un impôt pesant, tandis que Mme Z... jouit, à l'œil — c'est le cas de le dire — de ses deux yeux illustres qui lui ont valu déjà tant de succès et qui l'ont mise, assurément, à l'abri du besoin.

Et les seins, les amours de seins de la capiteuse, délicieuse, vaporeuse Titie de Baléare, ne sont-ils pas une fortune ? Ces deux seins de grand luxe, qui ont fait entrer la charmante artiste à la Comédie-Française, puis dans l'intimité d'un ministre, puis dans la famille de M. K.R.J.V.S.W. Swingfeller, milliardaire garanti, ne furent-ils pas les artisans de sa rare splendeur ?

Et les deux célèbres jambes — si belles que l'on regrette presque qu'elles ne soient que deux — de Mme la comtesse de Saint-Chichygnan, ces jambes marmoréennes et michelangéliques, qui lui permirent de réaliser le rêve de toute une vie — c'est-à-dire de danser aux Folies-Bergère — ces jambes ne constituent-elles point un bien plus précieux qu'un petit fox bâtarde qui détériore incongrument les skungs de sa maîtresse et se nourrit de canapés en tapisserie ancienne ? Cependant, Mme de Saint-Chichygnan paie pour son chien et ne paie rien pour ses jambes.

La femme ne détient point que ces richesses extérieures et, en quelque sorte, ornementales. Elle a aussi un petit capital qui constitue quelquefois une véritable dot et qui, d'autres fois, cédé au détail, représente un revenu plus sûr et plus considérable qu'une ferme en Beauce ou qu'une entreprise de fournitures de l'État. Le ministre n'a point voulu, on le conçoit, insister sur ce point délicat... Mais il n'est pas douteux qu'avec la législation actuelle des sommes énormes échappent ainsi au Trésor.

C'est donc pénétré des sages principes que nous venons d'exposer ci-dessus, que M. Alexandre Ribot va, dit-on, demander aux Chambres de voter un impôt sur les avantages physiques de la femme, impôt auquel seront assujetties toutes personnes du sexe féminin entre dix-neuf et quarante-cinq ans.

Cet impôt n'aura rien de vexatoire et ménera, bien entendu, les légitimes pudeurs du sexe charmant. Une commission dite de taxation physique siégera tous les ans dans les chefs-lieux et chefs-lieux de canton. Cette commission sera composée de la sorte :

PRÉSIDENT : le préfet du département.

VICE-PRÉSIDENTS : un inspecteur des Finances et un membre de l'Institut âgé, toutefois, de moins de soixante ans.

ASSESSEURS : M. le maire, le capitaine de gendarmerie, une personne des théâtres subventionnés, un artiste peintre hors concours, un conseiller d'arrondissement.

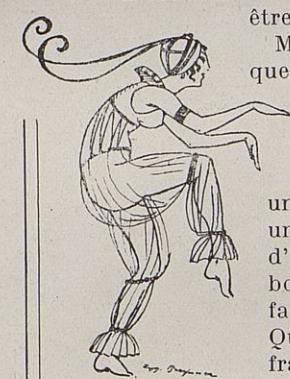
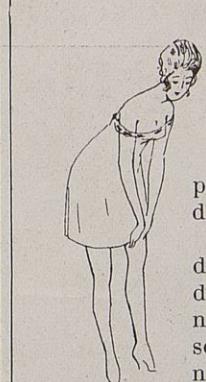
Toutes les contribuables sujettes à l'impôt devront, une fois au moins, comparaître devant cette commission pour y voir établir leur « taxe des grâces ».

La commission évaluera le charme extérieur de chaque contribuable en lui attribuant une cote allant de *un à dix*. (Le ministère n'a pas voulu introduire le zéro dans la taxation. Il estime, avec autant de galanterie que de raison, que toute femme, même laide, a sa petite part de grâce.) L'impôt variera entre dix et cent francs.

La jeune personne qui ne sera cotée que un par la commission de taxation physique ne paiera par conséquent qu'un dixième de l'impôt, soit dix francs. Celle qui sera cotée six paiera six dixièmes. La belle qui décrochera la cote dix paiera les dix dixièmes de l'impôt, soit cent francs.

La taxe dite corporelle viendra s'ajouter à la taxe de grâce. Le fisc, quant à cette taxe, s'en rapportera à la simple déclaration des contribuables. Il compte sur le patriotisme de toutes pour ne point tenir cachés des avantages soumis à l'impôt. Cette taxe sera, soit de cinq, soit de cinquante francs. Les personnes qui déclareront avoir simplement de petits avantages paieront cinq francs. Celles qui, au contraire, affirmeront avoir une gorge digne des dieux et des jambes sans rivales, supporteront la taxe pleine de cinquante francs. *Mais elles auront droit, en échange, à un insigne spécial — dit « de belle académie » — qu'elles pourront porter en toute occasion.*

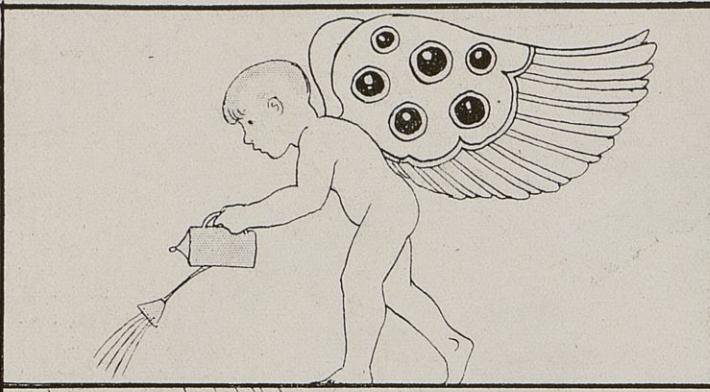
MAURICE PRAX.



LES LITANIES DE PARISSETTE



LES DERNIERS PLEURS DE L'HIVER



L'AVERSE

LES CARACTÈRES FRANÇAIS
ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE*De la mobilisation civile.*

Un publiciste, qui a toujours prêché l'action et donné l'exemple de l'agitation, nous conseille de ne point nous installer dans la guerre. Voilà une heureuse formule, et qui ne manque pas de grandeur parce qu'elle ne manque pas d'intelligibilité.

Il faut tenir compte de la vie, qui est quotidienne et sans trêve, même l'hiver, de la nature de l'homme, dont les facultés expectantes sont médiocres, et qui ne peut se défendre de s'accommoder même au régime des catastrophes. Supposé qu'un tremblement de terre durât trois années consécutives, les gens s'y feraient et prendraient des habitudes.



La guerre a instantanément réparti tous les Français en quatre classes : ceux qui font la guerre ; ceux qui ne la font point, et en souffrent ; ceux qui ne la font point, et en profitent ; le quatrième groupe est composé des gens qui ne savent pas qu'il y a la guerre.

Mais ils disent qu'ils ne le savent pas, donc ils le savent ; et ils n'ont pas la même façon d'agir *comme s'il n'y avait pas la guerre* qu'ils auraient en temps de paix.



Le talent de TRANQUILLUS est hors de doute. Il est avoué, d'un consentement universel, par cinq ou six personnes, mais éminentes. TRANQUILLUS n'est pas moins certainement l'archétype du raté. Jamais rien ne lui a succédé ni ne lui succédera, parce qu'il n'a jamais rien entrepris et n'entreprendra jamais rien. Nul don cependant ne lui manque, ni l'orgueil, le courage et l'ambition ; mais il a peu de besoins et point de vices.

Son père, de bonne bourgeoisie, n'eût pas souffert qu'il ne pratiquât point un métier, et TRANQUILLUS, imbu des mêmes préjugés, ne l'eût pas souffert davantage ; ses moyens d'ailleurs ne lui permettaient pas l'oisiveté. Il a donc choisi la profession qu'il a cru que sa vocation lui indiquait ; mais cette profession est libérale au point de ne pas nourrir son homme. TRANQUILLUS ne s'est pas étonné outre mesure d'une particularité qu'il n'ignorait pas et qui n'a eu sur sa décision aucune influence ; après avoir fait quelques petits efforts pour gagner son pain, il s'est résigné à vivre de ses rentes. Mais, direz-vous, TRANQUILLUS n'a pas de rentes. Qu'importe ? Il imagine qu'il en a. TRANQUILLUS est idéaliste.

A-t-il du moins des espérances ? De petites espérances, et il est trop bon fils pour souhaiter devenir orphelin avant l'heure. Il attend ses héritages avec une patience angélique. En attendant, de quoi vit-il ? D'expédients ? Peut-être ; mais les coquins en vivent grassement et les honnêtes gens



fort mal. Il mène depuis trente ans l'existence régulière d'un vieux petit employé, sauf qu'il ne va pas à son bureau et ne touche pas de traitement. Votre TRANQUILLUS ressemble donc à cet homme qui attendait la fortune dans son lit ? Mais non, bien qu'il se couche tôt et se lève tard ! Il ne demande point, à son réveil, si la fortune est venue pendant qu'il dormait ; car il ne pensait point qu'elle dût venir.

C'est la guerre qui est venue un jour : il ne l'attendait pas non plus, et elle l'a surpris, sans rien changer à ses habitudes. Il n'a pas interrompu ses vacances. Au retour, il a cependant pris des *dispositions* : il a prié les siens de l'aider à subsister durant les trois mois de la campagne. Il n'entendait point par là que la guerre durerait trois mois, et il sous-entendait qu'au bout de ce temps le traité de secours serait renouvelé par tacite reconduction : ses prévisions budgétaires n'excèdent jamais quatre-vingt-dix jours ; si le *moratorium* n'existe pas, TRANQUILLUS l'aurait inventé.

Or, un décret obscur et susceptible des interprétations les plus diverses a mis TRANQUILLUS en réquisition pour le service de la patrie en danger. Il a couru d'abord de toutes parts, et remué davantage pour échapper une corvée qu'il n'avait fait dans le cours entier de son existence pour subvenir à ses besoins. Ensuite, il a pris garde que la loi du moindre effort lui commandait de ne résister point à celle de la mobilisation civile, et depuis lors il remplit avec exactitude l'emploi qui lui a été assigné.

Par le plus heureux des hasards, cet emploi, lucratif, est approprié à ses facultés et à ses goûts. Déjà, il se demande s'il n'intriguera point pour le conserver après la guerre. Il inaugure une carrière à plus de cinquante ans, et il n'éprouve point de fierté, mais une joie puérile, à toucher ses appoiments au bout du mois. Jamais il n'a disposé de ressources si fabuleuses. C'est au point que sa conscience s'en alarme.

« Suis-je donc, se dit-il, un *nouveau riche* ? »



« CATON n'a pas attendu que la loi nouvelle fût promulguée, et dès longtemps, dès l'exode de septembre 1914, il s'est pourvu d'un emploi civil de guerre : il a usurpé la censure des mœurs.

Son nom l'y prédestinait, mais il n'en savait rien : se connaît-on jamais soi-même ? Il fallait une catastrophe pour lui indiquer sa voie. On aura peine à le croire : CATON ne s'estimait point à son prix, il ignorait la nature de son talent. Il sentait bien qu'il était fort en gueule, mais n'espérait pas d'être doué pour le pamphlet de haut style. La presse l'avait attiré ; mais il faisait, dans un petit journal, les chiens crevés, comme on dit : Juvénal, à ce métier, perdrat son génie satirique, et Claudien l'esbroufe de sa verve.

Un scrupule aussi empêchait CATON de dire à ses contemporains leur fait : il n'avait pas une bonne conscience. Il n'avait pas appris de bonne heure à discerner le tien et le mien. Son casier judiciaire était vierge, mais il craignait d'avoir une fiche. Il ne manquait point de vices, et de ceux qui peuvent causer des désagréments. Il hâtait le pas quand il rencontrait un agent en uniforme, et avait un flair singulier pour deviner les agents en bourgeois. Lorsque, dans une compagnie, quelque mauvais plaisant criait soudain : *Le torchon brûle*, CATON filait. Il ne pensait point que, par prudence, l'on doive jeter la pierre lorsque l'on n'est pas sans péché. Il observa un peu plus tard que ce sont toujours les pécheurs qui la jettent, et que l'on ne saurait renvoyer que les projectiles qu'on a reçus.

Pour se faire la main, il commença par correspondre avec le Procureur de la République, sans signer sa copie. Il écrivit aussi maintes lettres privées, qui n'étaient signées que d'une périphrase. Le nombre des gens « à qui il voulait du bien » était incroyable. Il débusquait les embusqués, il supposait des espions. Il sondait les reins du



LE PREMIER SOUFFLE DU PRINTEMPS



LA GIBOULÉE

LA GIBELLOTTE SUPPLÉMENTAIRE



— Enfin, te voilà !... Ma parole, je m'attendais à un lapin !

— Eh ! bien, mon gros, tu n'aurais pas été à plaindre : cela t'aurait fait trois plats au lieu de deux

premier venu, et comme il jugeait des autres d'après lui-même, tous lui étaient suspects.

Maitre enfin de son nouvel art, il jeta le masque, s'adressa dorénavant au grand public, et signa de son nom véritable, qui est le meilleur des pseudonymes. Mais il ne changea point de procédé, chanta le grand air de Basile, et comme il aime la musique, entreprit de faire chanter les gens. Que de crimes on commet au nom de la Liberté, mais en ton nom, ô Vertu, que d'indiscrétions !

Partant de ce principe qu'on ne saurait contenter tout le monde et son père, CATON s'en prend aux heureux de ce monde (s'il en est), et caresse les déshérités que leur mauvaise fortune aigrit. Il ne leur promet point que les cailles leur vont tomber toutes rôties ; mais il leur répète chaque soir que la chasse est fermée pour les riches, surtout pour les *nouveaux riches*. Ces nouveaux riches pourraient bien n'être qu'une invention de CATON. Il sait bien que le mal des uns guérit celui des autres, toujours parce qu'il juge par lui-même. Il croit même que le mal d'autrui est le seul grand remède, et que la question sociale serait résolue, si, plutôt que d'améliorer le sort des prolétaires, on rendait la vie insupportable aux capitalistes.

Le jour qu'il a découvert cette vérité, CATON s'est considéré comme un bienfaiteur et un grand homme. Il s'est positivement senti meilleur, et il s'est mis à pontifier.

Il cultive l'envie, il prêche, il tonne comme Savonarole. Il se scandalise du matin au soir et, chose curieuse, de bonne foi. Il a plus invectivé que Bossuet contre la licence des théâtres et que Bourdaloue contre les mondanités. Il n'épargne que ceux qui le peuvent servir, et sa loyauté est si entière qu'il n'hésite pas à démentir ce qu'il a écrit la veille si la palinodie lui rapporte.

Il a reçu un coup l'autre jour, quand il a lu dans son propre journal que des hommes honorables fondaient une ligue contre la calomnie. Il a murmuré, avec un peu d'inquiétude, ces mots mystérieux : *Ils n'oseraient...*

Il s'est vite ressaisi, et il a murmuré encore, d'un ton de supériorité :

« Bah ! ce sont d'honnêtes gens : ils n'y connaissent rien. »

THEOPHRASTE.



SILHOUETTE MONTMARTROISE



Brune ou blonde, châtaigne ou rousse,
C'est une adorable frimousse
Qu'on ne rencontre qu'à Paris.

Un soupçon de poudre de riz,
Regard mutin, gentes fossettes,
Par-ci, par-là, quelques frisettes,
Un peu de rouge, un peu de noir,
Des gents, un sacet un miroir.
Possédant un cœur de bohème,
Un cœur d'or, sans remords elle aime
Tous les amis de son amant

(En camarade simplement).

Bah ! c'est à peine une amourette
Et ça dure une cigarette.
C'est la gamine « bon garçon »
Qui répond, franche et sans façon,
Du premier mot qui la démange.
Elle a tout du diable et de l'ange.

Joli minois, joli démon,
Dont on ignore le vrai nom,
C'est une adorable frimousse
Brune ou blonde, châtaigne ou rousse.

MARCEL PÉNITENT.



ELEGANCES

Nous sommes en guerre, nous sommes en guerre, on ne le répétera jamais assez. Il y a des luxes qui feraient scandale, et paraîtraient de bien mauvais goût. Ainsi, donner chez soi des dîners à douze services, des festins de Balthazar. Ou bien laisser traîner dans sa cour des sacs de charbon à foison, et des stères de bois à n'en savoir que faire. Ou se faire effrontément fabriquer, « par un mitron qu'on connaît », toutes sortes de petits pains, croissants et autres friandises prohibées pour les simples mortels.

Mais les fleurs, les douces fleurs du bon Dieu, voilà un luxe qui n'est pas défendu. De grâce, ne vous en privez pas ! Remplissez-en vos salons, votre boudoir, votre escalier. Que l'on marche dessus, qu'on les effleure en passant, qu'il y en ait dans tous les coins, en chaque vase ou coupe, et sur la moindre table. C'est là, dites-vous, une élégance rui-
neuse... Il s'agit bien de cette misère ! Un peu plus tôt, un peu plus tard, on se ruine toujours : ce n'est donc pas la peine d'y penser. Et puis, d'ailleurs, une rose ne vaudra bientôt pas plus cher qu'un navet, ni une orchidée qu'un poireau. Alors, pourquoi s'en priver ? On déclare mélancoliquement : « Tout augmente... » et l'on s'achète tout ce dont on a envie. Après la guerre, le déluge !

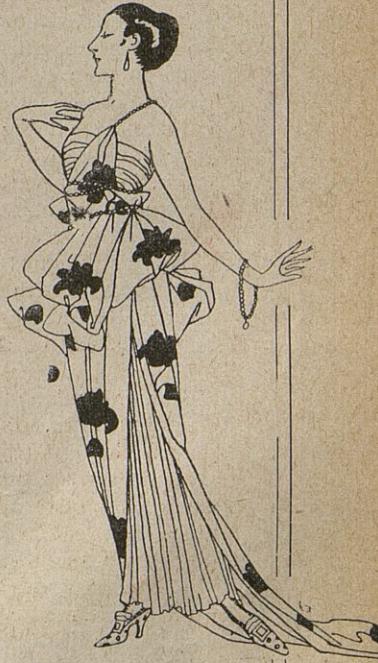
Seulement, prenez-y bien garde, il y a des fleurs qui sentent le rococo, la « vieille madame », et pour ainsi dire le renfermé. Ainsi ces corbeilles de fleurs cossues, chères aux fleuristes de la rive gauche, ces azalées « retour des vêpres » par exemple, rehaussées par de mornes feuilles de croton. Ainsi encore ces pâles et funestes mélanges de boules de neige, de mimosa et d'un tas d'autres fleurs anémiques, rappelant à la fois les sauteries pour demoiselles à marier, et les soirées de la préfecture.

Au contraire, vous aurez soin que vos bouquets soient composés d'une masse énorme de fleurs, mais toutes d'une seule espèce, et d'un seul ton, ou de deux au plus. Choisissez des fleurs d'une couleur franche et crue : des roses somptueuses, de gros œillets, des arums jaunes et blancs, d'un contour parfaitement pur, de rouges amaryllis de serre, pareilles au fameux lys de Florence, qu'Anatole France a chanté. Il n'est point de tapisserie, de pastel, de toile ancienne, de panneau peint ou sculpté qui ne s'éveille et ne semble sourire parmi des tons si chauds et si puissants.

L'orchidée est savoureuse et troublante, mais ne convient qu'en de petites pièces intimes et assez tarabiscotées.

Bientôt arriveront les pivoines doubles ou simples, chinoises et japonaises, puis les tulipes... Mais ne recherchez point les fleurs forcées : comme toutes les primeurs, elles n'ont aucun goût.

Bijoux de guerre. Nous avons enfin de vrais bijoux de guerre : ce sont ces colliers en perles, faits par les blessés — du moins





on nous le dit — et dont la forme byzantino-russe admet toutes les couleurs, toutes les combinaisons les plus exquises de tons et de dessin. Si l'on en possède un jeu — mais j'entends vingt ou trente, des nuances les plus diverses — on peut compléter et animer ses toilettes d'une façon délicieusement harmonieuse : et en même temps, l'on fait la charité. Encore une fois, c'est là le parfait — et ravissant — bijou de guerre.

Mais il vous en faut une collection. A porter deux fois le même collier dans la semaine, une femme se déshonore.

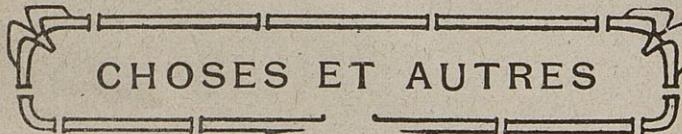
Hideux, bouffons, carnavalesques et consternants, voilà ce que sont présentement les chapeaux, à trop peu d'exceptions près. Néanmoins, ils n'avaient pas encore poussé le scandale jusqu'à railler cyniquement, jusqu'à se moquer avec effronterie du pauvre monde.

Or, voici maintenant que non seulement on les fait en forme de pot renversé, de tuyau en zigzags et de tiare en ribote, mais encore que l'on en fabrique certains en manière de pains de sucre, la haute calotte se trouvant rétrécie dans le haut... Des pains de sucre ! Est-ce une allusion, une ironie destinée à nous rappeler notre misère ? Est-ce avec ça sur la tête que madame ira chercher sa carte de sucre ?

Il est vrai que plusieurs femmes placent parfois un nœud en largeur au milieu de la calotte, ce qui l'étoffe un peu, et lui prête quelque envolée...

Toutefois, affreux comme on les voit cette année, les chapeaux feraient bien de se tenir tranquilles, et de s'interdire toute ironie. Qu'ils se fassent oublier, c'est ce qu'on leur peut souhaiter de mieux.

IPHIS.



Le public n'est pas très tendre pour la presse. Les femmes surtout sont féroces. Elles ont fait à mauvaise fortune bon visage, quand on les a privées de gâteaux deux fois par semaine. Quelques-unes même se sont dit tout bas :

« Il y a beau temps que le cher docteur m'avait ordonné de m'en abstenir tous les jours. Je vais faire un tiers d'expérience de ce régime, puisque je ne peux plus faire autrement. Nous verrons bien ce qui en résultera. Grossir, c'est vieillir. Je ne compte pas de perdre quarante livres d'ici à la fin des hostilités, comme cette dame Plick ou Plock dont il était question l'autre jour dans une lettre reçue par un prisonnier allemand ; mais enfin, je ferai peut-être un peu moins flétrir mon pèse-lettres, lorsque, nue comme Eve à son premier péché (ou même avant et après), je m'asseoirai dessus. »

Nos compagnes avaient deux bonnes raisons pour ne point murmurer contre la fermeture des pâtisseries : leur devoir envers elles-mêmes se trouvait d'accord avec leur devoir envers la patrie. Elles ont passé condamnation.

Par exemple, quand elles ont appris que les journaux, ces sales journaux, allaient être réduits à deux pages le lundi et le jeudi, elles ont applaudi des deux mains, ainsi que disent les manchots avec une nuance d'envie... (Ne riez pas de cette expression, qui sera sans doute consacrée un jour par le dictionnaire de l'Académie, puisqu'elle se rencontre déjà sous la plume de plusieurs académiciens.)

Nos compagnes donc ont crié que ce n'était pas trop tôt, qu'il aurait même fallu supprimer entièrement les quotidiens, sans parler des hebdomadaires ; et elles ont attendu avec une certaine impatience le premier lundi.

Hélas ! ces inconséquentes ont fait la grimace — une charmante grimace — quand elles ont vu, le lundi matin, la pauvre petite chose qu'était devenu leur journal, leur journal détesté, mais indispensable.

Il flottait dans sa bande, si l'on peut ainsi parler ; et un journal qui flotte dans sa bande, c'est presque aussi triste qu'un homme qui flotte dans son vêtement, ou même qu'une danseuse qui ne remplit pas son maillot.

Mais cette bande elle-même, quand elles l'ont fait sauter, quel surcroît de peine, quel désenchantement !

Chacun sait quelle est la feuille favorite des duchesses. Il est superflu de la nommer ici. Nous n'allons pas faire de réclamation à un confrère...

Eh bien, ce journal, où d'ordinaire se prélassent deux feuilletons, deux énormes feuilletons, n'en offrait plus à ses lectrices qu'un seul, tout petit !

Privées de leur pâture intellectuelle, ces dames ont été désembrées, malades toute la journée, comme si elles avaient été privées de leur bain quotidien... Car un autre de nos confrères a tort de raconter que tous les Français qui pensent bien ont renoncé à se baigner depuis deux mois : nous pouvons affirmer, après enquête, qu'il n'en est rien, et que ceux du moins qui avaient coutume de se laver se lavent toujours.

Les méchantes qui s'étaient moquées de la presse mutilée sont bien punies. Elles mériteraient que nous ne vinssions pas à leur secours ; mais nous, nous sommes bons, et nous allons leur indiquer le salut.

Les pauvres journaux, toujours tondus, toujours résignés, sont pareils à l'agneau de la fable. Où est le loup ?

C'est le *Journal Officiel*.

De même que cet animal plein de rage — je ne me permettrai pas de l'appeler ainsi : je cite La Fontaine ; — d'ailleurs, c'est du loup lui-même que je parle, et non du *Journal Officiel* : je n'ai pas envie de me faire censurer ; — de même que cet animal plein de rage dit à l'agneau : « Défense de boire ici », et boit, révérence parler, comme un trou, de même le *Journal Officiel* dit aux autres journaux : « Vous n'aurez que deux pages aujourd'hui », et ce même jour il en a douze, il en a dix-huit, il en a vingt-quatre, il en a quarante !

Qu'y a-t-il sur ces quarante pages ? Personne n'en sait rien : personne n'a jamais lu le *Journal Officiel*.

— Voilà, direz-vous, bien du papier perdu !

— Eh ! madame, il semblerait un peu moins perdu si on le lisait. Que ne le lisez-vous ? Au moins le lundi et le vendredi ? C'est peut-être d'un intérêt fou. Prenez, prenez, madame, un abonnement à l'*Officiel*.

Le directeur (qui est-ce ?) sera bien étonné au premier abord. Il n'en reviendra pas, cet homme ! Mais, à la réflexion, il sera flatté. Et qui vous dit qu'il ne fera pas, un jour ou l'autre, un petit effort pour plaire à une si désirable clientèle ? Qui vous dit qu'il ne publiera pas lui aussi des romans ? Des romans-cinéma ? Il peut en publier à la fois quatre, six, douze ! Vous finirez par vous y perdre vous-même : il est doux de se perdre parmi les méandres de douze feuilletons ! Aucun autre journal ne pourra tenir le coup. C'est bien ce que Jean de La Fontaine avait déjà dit, sous une autre forme : moralité...

Moralité, lisez l'*Officiel*, madame. Pour tout savoir, abonnez-vous au *Journal Officiel*.



Le cinématographe est un instrument admirable d'éducation : voilà ce que ses ennemis eux-mêmes ne lui refusent pas, et quelques juristes paradoxaux avaient projeté d'introduire dans le code l'excuse cinématographique.

En d'autres termes, lorsqu'un jeune apache, accusé de quelque crime véritablement pittoresque, aurait pu dire à ses juges : « C'est le ciné qui m'a soufflé cette idée-là ; jamais ça ne me serait venu tout seul ; voyez plutôt, j'ai les dents blanches, les pieds noirs et le cercle rouge », ce jeune apache eût été acquitté haut la main, acquitté de droit, *de plano*, comme on dit pour les divorces.

Les jeunes apaches ont bien essayé d'alléger cette excuse. Les juges n'ont pas marché. Peu importe : ce n'était pas une

raison pour ne pas déposer le projet de loi, et la jurisprudence n'a pas été pour la première fois en contradiction avec la doctrine. Mais voilà que les députés ni les sénateurs n'ont pas voulu marcher non plus. Ils disent qu'ils ont cent autres choses à faire et à penser, que ce n'est pas le temps de légiférer sur les cinématographes, qu'il y a la guerre, etc..., etc...

Bref, c'est l'anarchie !

Croirait-on que le cinéma éducateur n'est même pas surveillé par le ministre de l'Instruction publique, ni par le sous-scrétaires d'État des Beaux-Arts ?

C'est fabuleux !

Aussi, les lettrés sont-ils offensés à tous les coins de rues par les fautes d'orthographe — au propre et au figuré — qui s'étalent sur les affiches de ces établissements.

On y peut lire, entre autres :

RUY BLAS

D'après la célèbre tragédie de Victor Hugo

Tragédie ! Ah ! si M. Dalimier avait vu cela !

S'il l'avait vu, il aurait souri, car il a toujours le sourire. Et il aurait dit : « Pas de peplum ! » du même ton qu'il a dit : « Pas de smoking ! »



Les gens se plaignent de n'avoir le temps de rien, et ils trouvent le temps d'écrire à leur journal. C'est une manie bien française. Chaque fois qu'un de nos compatriotes, de l'un ou de l'autre sexe, n'est pas content de ceci ou de cela, il ou elle s'épanche dans le sein de M. le rédacteur en chef.

Il ou elle espère bien que sa prose sera publiée. Il ou elle oublie ordinairement la signature. Qu'importe ? On n'a pas de vanité littéraire, ou l'on pense n'en pas avoir. On se voit imprimé ! On se relit ! On se dit tout bas : « C'est pourtant de moi, ce papier ! » Personne n'en saura rien, mais on a sa conscience pour soi.

Les correspondants bénévoles avaient un peu chômé dans les premiers mois de la guerre. Ils viennent de sévir plus que jamais, à propos des carnets de sucre. De quoi se plaint-on ? D'être privé de sucre ? Vous n'y êtes pas ! On se plaint d'être obligé par une administration peu galante de déclarer l'âge que l'on a.

« J'en ai assez, écrit une dame, de crier tous les huit jours par-dessus les toits que j'ai quarante ans sonnés. Et pour comble, un employé de la mairie va venir demander à ma concierge si j'ai bien dit ce qui en est ! »

Si l'on objecte à cette quadragénaire irritable qu'il faut bien savoir l'âge des consommateurs, puisqu'on doit gâter les enfants et les vieillards, elle répond :

« Il suffira donc que j'annonce que je ne suis plus un bébé et que je ne suis pas encore une vieille dame. »

Hélas ! madame, où trouverez-vous une vieille dame qui consente à s'intituler ainsi ?

C'est toujours la fameuse histoire du huis-clos :

« Que toutes les honnêtes femmes sortent... Maintenant que les honnêtes femmes sont sorties... »



M. Steinlen expose en ce moment l'ensemble de son œuvre de trois ans. Cette exposition vient à propos dans l'instant que le public commence à se dégager enfin des théories toutes faites, des optimismes faciles et à considérer la guerre dans son exacte apporté. M. Steinlen est un artiste qui, dès les premiers jours, a bien vu. Le mérite n'est pas mince si l'on songe à ces écrivains notoires qui, après une série d'apostrophes enflammées, ont dû s'arrêter essoufflés... tant il est vrai qu'il n'est de lyrisme possible que sur les solides assises de la réalité.

De fait, M. Steinlen est un des deux ou trois artistes de cette guerre... On ne peut citer à ses côtés que Bernard Naudin et, quand il veut bien s'y prêter, Forain. La série de ses dessins compose une illustration documentée, précise et consciente de ces temps. M. Steinlen n'a prétendu ni à l'idée ni au symbole. Il est demeuré lui-même. Il a continué à dessiner, de même

qu'avant, ce qu'il voit, comme il le voit, avec un désir unique de bon ouvrier amoureux d'un métier solide. Nulle déclamation, nulle emphase mais un cœur que l'on sent battre, énergique et pitoyable. Ses poils vivent devant nous avec leurs gestes simples, leur misère, leur grandeur qu'ils ignorent, et sous l'incroyable entassement de leurs maux, leur longue, lente, inlassable patience. Il y a, dans les ténèbres, des regards de veilleurs, inouïs d'ardeur et d'anxiété ; il y a, dans les tranchées, des hommes lourds et gauches, de ces hommes que M. Henri Barbusse a décrits ; il y a surtout des scènes de départ, après les permissions, où, pour la dernière fois, celui qui s'en va serre contre lui le corps de sa femme collé en amour contre le sien... Le crayon devient léger, caressant : ce sont des infirmières. Il s'écrase en noirceur autour d'un cercueil ouvert : la gloire. Il court âpre et cinglant : les veuves d'un louis... Il veut se faire aîné, mais il s'arrête... Quatre, cinq esquisses de « La Victoire en chantant... » témoignent de l'effort de l'artiste jamais satisfait de lui. Là, M. Steinlen s'est longtemps obstiné avant de se rendre à la réalité. Aujourd'hui, après les souffrances subies, il n'est pas, il ne peut pas être de victoires aînées...

Certaine dame de nos amies, partout où elle va, s'écrie : « Vous savez, j'ai un bon moral. Tâchez de ne pas le démolir au moins... » et cette aimable amie entend ainsi protéger un égoïsme aussi délicieux que confortablement installé... Je ne puis m'empêcher de penser que ce n'est pas pour elle que M. Steinlen a dessiné. Aussi bien n'a-t-il jamais eu de goût pour les perruches et n'est-ce pas ici qu'on l'en blâmera. M. Steinlen s'est penché sur le peuple des tranchées avec ce grand sentiment fraternel et ce désir têtu de vérité qui sont le fond de son talent.

LES THÉATRES

Théâtre Réjane : *Within the law.*

Le théâtre Réjane nous a offert une pièce, *Within the law*, importée des États-Unis — encore une que les Allemands ne torpilleront pas — par les soins du plus Parisien des auteurs belges mobilisés — soyons discret ! — et qui, de fait, sent le terroir. Le programme a le soin de nous apprendre que ce drame policier est célèbre en Amérique. J'y consens d'autant plus volontiers que nous en avons aussi, nous autres, au cinéma... Il sied de montrer à l'occasion qu'on a son petit amour-propre.

Le clou de la soirée est une déclaration d'amour à la lueur d'une lampe électrique de poche et sur le cadavre d'un lâche indicateur. Il y a des originaux qui savent choisir leur moment, comme on voit, d'autant plus que cela se pimente de quelques coups de revolver à vous rendre, ma foi, tout gaillards. Tous les frissons à la fois !... Le romanesque a évolué. Où sont les poètes qui soupiraient au clair de lune ?...

Pour le reste, il faut croire que le public américain ressemble au français, lequel lui-même est composé de grands enfants, puisque suivant la tradition des pièces policières l'autorité est bafouée par les cambrioleurs sympathiques. Le chef de la police se fait rouler par une élève de dernier ordre ; car l'héroïne cambrioleuse, Mary Turner, a sa petite classe, comme au Conservatoire... Il faut quelque peine pour devenir malfaiteur. La sagesse des nations se trompe lourdement. C'est l'étude et non l'oisiveté qui mène maintenant à tous les vices.

Je m'en voudrais si ces diverses considérations vous conduisent à croire que la pièce n'est pas amusante et qu'elle n'a pas obtenu de succès. On s'y est au contraire divertie comme à un roman d'aventures et l'on a fort applaudi. L'auteur, M. Bayard Veiler, peut être satisfait d'un accueil d'autant plus cordial que sa qualité d'Américain donnait à notre sympathie plus de chaleur.

Mme Vera Sergine, qui est belle et tragique, domine un rôle qui n'est point à la mesure de son talent. M. Duquesne est un milliardaire qui ressemble à Napoléon — cela se rencontre. — M. Séverin Mars ne manque pas un effet. M. Georges Raulin se montre sympathique. Et Mme Marfa Dhervilly est une mineure... que je ne voudrais pas rencontrer au coin d'un bois...

Que voulez-vous ? je suis timide.

LOUIS LÉON-MARTIN.

PARIS-PARTOUT

Tout le monde connaît le « Ricqlès », mais tout le monde n'en a pas essayé l'usage. Rien ne l'égale cependant comme produit hygiénique, dentifrice et eau de toilette. Exiger la marque Ricqlès qui a une renommée universelle.

Les points noirs, la peau luisante, le nez brillant sont inconnus de celle qui emploie la Crème Dalyb n° 3. Notice gratis donnant avis précieux sur soins de beauté et hygiène intime. Toutes bonnes maisons et Parfumerie Dalyb, Service C, 20, rue Godot-de-Mauroy.

Rectification. — Au moment de la mort de Mme de Thèbes, notre confrère *La Rampe* attribuait à la célèbre pytonisse le secret et le succès des excellents parfums de Bichara, spécialement son ambre et les essences pour cigarettes et cassolettes. Bichara le parfumeur syrien, rectifie cette information : Mme de Thèbes fut seulement une de ses fidèles clientes et amies et, si elle aida au succès de Bichara, ce fut en louant ses produits qu'elle connaissait et conseillait à ses amis.

Il n'y a donc nul sortilège dans les parfums de Bichara.

Où peut-on à Paris déguster des cocktails vraiment exquis et délicieux ? Au NEW-YORK BAR, 5, rue Daunou. Ne manquez pas d'y demander de vous préparer le « Cocktail 75 ». Tea Room.

JOCKEY-CLUB
TAILLEURS CIVILS ET MILITAIRES
104, Rue de Richelieu, PARIS
MM. LES MILITAIRES DU FRONT peuvent nous confier leurs commandes par correspondance.
Notice pour prendre facilement les mesures soi-même.

MAISONS RECOMMANDÉES
PIHAN SES CHOCOLATS
4, Fg. Saint-Honoré

LES GRANDS HOTELS

GRANVILLE. GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre. Garage.

NICE HOTEL RUHL et des Anglais
La plus belle situation de Nice.
TOUT LE CONFORT MODERNE.

PARIS. — TOURING-HOTEL. Confort moderne.
21, rue Buffault (r. Châteaudun). Ch. dep. 4 fr.


L'efficacité des simples est reconnue contre
I'ECZEMA
et toutes les maladies causées par les
Impuretés du sang et de la peau
Les plantes seules composent le
Traitement végétal
de l'ABBAYE de CLERMONT
Pour connaître ses remarquables effets, attestés par des milliers de malades, demandez la notice en indiquant votre maladie et votre adresse à M. Léon Thézéa, 28, rue de la Paix. Laval (Mayenne).

SPARKES HALL
4, AVENUE FRIEDLAND, PARIS.

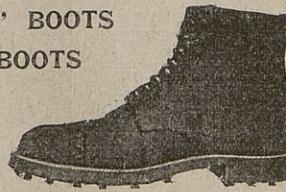
THESE BOOTS ARE ALL HAND-MADE—AND OF THE HIGHEST POSSIBLE CLASS.

“FIELD” BOOTS EN STOCK

“TRENCH” BOOTS

ANKLE BOOTS

MADE IN
ENGLAND



LES PLUS BELLES FLEURS DE NICE

Expédition par panier postal depuis 10 francs. Maison J. PAPASSEUDI fils, fondée en 1890, 14 et 14 bis, rue de la Buffa, à NICE.

Envoi contre mandat-poste sur demande paniers oranges et mandarines, avec fleurs d'orangers, depuis 6 francs francs.

La Maison fait aussi des abonnements au mois.

OMNIA-PATHÉ

A côté des Variétés

5, Boulevard Montmartre, 5

LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS

La Projection la plus parfaite

FAUTEUIL, 1 fr.; RESERVE, 2 fr.; LOGES, 3 fr. (esc. spécial)

Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

TOUTE FEMME

doit connaître l'intrigue Seringue à jet rotatif MARVEL à injection et aspiration, recommandée depuis 20 ans par les


médecins de tous pays pour le traitement des malaises de la femme et la toilette intime. Exiger le nom Marvel sur la poire. En vente partout. Nos détaillants ont notre tableau rouge en vente. Notice gratis. 20, rue Godot-de-Mauroy, Service C. PARIS.



Spécial pour l'auto et l'aviation. En gabardine caoutchoutée. Tissu double 100 fr. En cuir doublé ratine. 175 fr.

E. VILLIOD
DÉTECTIVE
37, Boulevard Malesherbes, PARIS
ENQUÊTES, RECHERCHES, SURVEILLANCES.
Correspondants dans le Monde entier.

Parfums Magic Découverte scientifique
Flac. 6 fr. fco, av. notice sur influence et propriété. Mme POIRSON, 13, r. d. Martyrs, Paris.

CRÈME SIMON
SUPERIEURE À LA MEILLEURE

NOUVEAUTÉS ARTISTIQUES

CARTES POSTALES

Séries de sujets parisiens, galants et artistiques, par nos meilleurs artistes. Chaque série fermée dans une pochette contient 7 cartes tirage en couleurs.

- | | |
|-------------------------------------|-----------------------|
| 4. P'tites Femmes | 7 cartes par Fabiano. |
| 5. Gestes parisiens | — par Kirchner |
| 6. De cinq à sept | — par Hérouard, etc. |
| 7. A Montmartre | — par Kirchner |
| 8. Intimités de boudoir | — par Léoncée. |
| 9. Etudes de Nu | — par A. Penot. |
| 10. Modèles d'atelier | — |
| 12. Les Sports féminins, 7 cart. | par Ouillon-Carrère. |
| 13. Déshabillés parisiens, 7 cartes | par S. Meunier. |
| 16. Pécheresses | — par A. Penot. |
| 17. Les bas transparents | — par Léon Fontan |
| 18. Rue de la Paix | — par Jarach. |
| 19. La semaine de Cupidon | — par S. Meunier. |
- Les séries 1, 2, 3, 11, 14 et 15 sont épuisées.
Chaque pochette, fco : 1 fr. 50.

PHOTOS D'ART

Epreuves format 22 × 28, ton or, magnifique tirage sur papier cello mat.

120 MODÈLES DIFFÉRENTS

Chaque épreuve : 3 fr. — Les 100 pour 250 fr.

Ces photos reproduisent les dessins originaux

des meilleurs artistes :

KIRCHNER, FABIANO, LÉONNEC, NAM, HÉROUARD, Léon FONTAN, Suz. MEUNIER, JARACH, René PEAN, M. MILLIERE, A. PENOT, MANEL FELIU, etc.

CARTES POSTALES D'ART

Séries non galantes :

Les Papillons de France 7 cartes de A. Millot.
Les Fleurs de France, 3 séries de 7 —
La Journée du Poilu 10 — de Chambry.
Les Oiseaux de France 7 — de A. Millot.
Les Chats 7 — de Billinge.
Les Chiens 7 — — —
Chaque série 1 fr. 50 fco.

Franco contre 0 fr. 50, NOUV. CATAL. ILL. 1917 D'ESTAMPES GALANTES EN COULEURS.
Lettres, billets de banque, mandats-poste à adresser à la

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 58 bis, Chaussée d'Antin, Paris. — GROS ET DÉTAIL.

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.
Le flacon avec notice 6 fr. 60 fco. — J. RATIE, Phén, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

Catalogue Franco

CEINTURONS

Extra solides — Modèle anglais

THE SPORT

17, Boulevard Montmartre, Paris

Grand Assortiment de
KÉPIS, BOTTES, LEGGINGS, IMPERMÉABLES**CONTRE LA PLUIE ET LE FROID**

LE « PARAPLUIE DU SOLDAT », grande couverture imperméable se transformant en pelerine, en toile cuir, 11 francs ; en caoutchouc extra, 20 francs ; — sacs de couchage imperméables, en toile cuir extra, 15 francs ; doublés molleton, 25 francs.

AU « PARAPLUIE DU SOLDAT », 29, rue Richelieu, Paris.



Le BAR-RESTAURANT ALBERT, 9, rue de Surène, est le rendez-vous des plus chics mondaines de Paris. Madame MADGE LANGDALE, directrice.

CORS DURILLONS, OÈILS-DE-PERDRIX, Détruits en 3 applications par l'Emplâtre SELMA à la Feuille de Lierre. Prix : 1 fr. contre 1 fr. 15 f. Ph. COUSIN, 49, av. Victor-Hugo, Paris.

MODÈLES grands COUTURIERS soldés neufs dep. 100 fr. MALBOROUGH, 59, r. St-Lazare

ROSELLY du Docteur CHALK Poudre de Riz LIQUIDE Fait Disparaître Les RIDES avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon. Plaçons à 2, 3.50 et 6 fr. Ph. DETCHEPARE, à Biarritz. L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris. VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

GLYCOMIEL Gelée à base de Glycérine et de Miel anglais, sans huile ni graisse. Gardez à vos mains leur blancheur, à votre visage sa fraîcheur : restez belle en dépit des Saisons. Souverain contre les rougeurs de la Peau. Tubes 0.85 et 1.50 franco timbres ou mandat. Part. HYALINE, 37. Faub. Poissonnière, Paris.

SALLES DE VENTES de MONTMARTRE, 23, rue Fontaine Ne rien acheter av. d'avoir visité nos vastes garde-meubles, où vous trouverez des OCCASIONS PAR MILLIERS DE MOBILIERS des pl. riches aux pl. simples Obj. d'art, etc., vendus au quart de leur valeur. Bons de la Défense reçus en paiement. — Ouverte le Dimanche.

Unique LE TANK Sensationnel

Déposé Nouveau porte-plume réservoir supprimant

L'ENCRE

qu'il fournit automatiquement et instantanément lui-même selon les besoins.

SE RECHARGE INDEFINIMENT AVEC DE L'EAU automatiquement en 5 secondes.**SUPPRIME ENCRIER, COMPTE-GOUTTES, ETC...****FONCTIONNEMENT GARANTI 2 ANS**

article richement présenté avec agrafes de sûreté RIVALISANT D'ELEGANCE ET D'UTILITE

AVEC LES MARQUES LES PLUS CHERS

Utile à tous, particulièrement aux militaires.

Seul fabricant : Nouvelle Manufacture de Porte-Plumes réservoirs. G. MOSSE, 12, rue Pasteur, Paris-X^e.

Envoi partout franco, contre mandat-poste. Prix : 5 fr.

PETITE CORRESPONDANCE

3 francs la ligne (40 lettres, chiffres ou espaces).

Nous recommandons à nos lecteurs de rédiger sérieusement leurs « communiqués ». Les textes qui nous paraîtront de nature à être mal interprétés seront retournés à leurs auteurs.

Vu la surabondance des envois, il faut compter un délai de quatre semaines entre la date de réception des annonces et la date de leur publication.

NOTA. — La Censure interdit que les Petites Correspondances renferment l'indication des Secteurs postaux.

P. G. R. J. officiers, bruns ou blonds, pas encore cent ans à eux quatre, 6 citations, 15 brisques, esprit d'offensive bien développé, très énergiques, demandent marraines qui sauraient par d'affectionnées correspondances, faire augmenter encore leur cran, courage, mordant. Ecrire première lettre : M. T., chez Barthot, rue Balcau, Besançon (Doubs).

DISCIPLES d'Esculape et de Thémis, front depuis début, privés de toute affection, demand. si dans Paris existent encore deux jeunes marraines genre Léonore voulant les adopter. Première lettre à : Richard Henri, 19^e C^e, 290^e infant., par B. C. M.

DEUX artilleurs attendent lettres ; marraines écrivez : Balungère, 42^e artill., gr. à cheval, 10^e C^e, par B. C. M.

DEUX gentils marins dem. charm. marr. p. corresp. Ecr. : Ottil et Léopold, can. cuirassé Paris. B. N., Marseille.

JEUNE artill. cl. 17 dem. corresp. avec marr. Ecrire prem. lettre : Th. Reigo, 36, rue Ballu, Paris.

EN PANNE ! Seul, loin de tout, automobiliste célib., vieux brisq., 29 ans, demande marraine affectueuse et gaie. Ecr. : Bartel, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

TROIS jeunes musiciens trop enclins au cafard demandent marraines spirituelles et gaies. Ecrire : Andre Victor, musique 9^e infant., C. M. P.

CAPITAINE inf., 30 ans, vingt-quatre mois tranchées, seul au monde, artiste, dem. marr. Parisienne, élég., jolie, spirituelle, femme du monde. Très sérieux. Discréption ab. olive. Ribs, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

RESTE-T-IL deux gent. marr. pour Alfred Godin, Louis Galluchon, 20 ans, 154^e inf., 36^e C^e, 9^e bat., par B. C. M.OUI ! mais, sept poilus demandent marraines. Ecrire : Gillet, 83^e artillerie, 19^e pièce (Vincennes).

SOUS-LIEUT. infant. demande marraine provinciale. Ecrire première lettre : Paulus, chez Mme Miroux, 21, rue des Tournelles, Paris.

DEUX jeunes artill. dem. marr. jeunes, sentim., affec., sér. Ecrire : Renaud, 8^e artill. à pied, 33^e bataillon, par B. C. M.MEDECIN aux. dem. marr. jeune, jolie, blonde et gaie, Paris. J. Bert, b. ancadiers, 7^e division d'infanterie, par B. C. M.SERGENT, 27 a., célib., dem. marr. gaie. Vincent Nébot, 4^e C^e, bat. K. 1^e zouav., Ben Ghardane, Extrême-Sud Tunisien.

LIEUTENANT aviateur, 26 ans, célibataire, dem. marraine. Ecr. prem. lett. : Robert, 1, place de la République, Paris.

NOUS nous demandons si les petites femmes d'Hérouard ne sont qu'un rêve d'artiste. Jolies marraines répondre nous. Photo si possible. Ecrire : Datis, 121^e artillerie lourde, par B. C. M., Paris.TROIS chass., cl. 16, dés. corr. avec grac. marr. Ecr. Large, Milasson, Laveissière, 31^e bat. chass. p., 13^e C^e, Langres.

ASPIRANT infanterie, 21 ans, brun, engourdi par gel. persist., fait appel, du fond de sa cagna, à corresp. de jolies, gentilles, am. et gaie marraine, Parisienne de préférence, pour le réchauffer et lui enlever son cafard.

Ecrire : Aspirant Lorry, 168^e infant., 2^e C^e, par B. C. M.

DEUX JEUNES offic. d'infant., ignorant le cafard, dés. corresp. avec marraines ayant de l'esprit ; pas nécessaire d'être jolie. Bertruc, Lagunegrand, sous-lieut. 418 D. D., par B. C. M., Paris.

JE DEMANDE une marraine. Lieut. aviateur de Vau-male, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

ADJUDANT aviateur, retour front, désire correspondre avec marraine affectueuse et gaie.

Ecrire : Marcel, pilote, escadrille 396, par B. C. M.

DEUX jeunes poilus dem. marr. affect. Ecrire : Valéry, signeur, 133^e infant., 5^e C^e, par B. C. M.

LIEUTENANT, 27 ans, dem. marr. affectueuse, désintéressée. Lieut. Louis, à Humes (Haute-Marne).

QUELLE marraine écrira à Desraine, perdu dans les bois, G. B. C. 3, par B. C. M., Paris.

POILU, cl. 16, dix mois de front, dem. marr. jolie, gaie. Joly, 102^e artillerie lourde, par B. C. M.J. POILU, classe 14, désire marraine gaie, affectueuse. Ecrire : Héror, 102^e artillerie lourde, par B. C. M.POILU dés. marr. gent. Adrien, 129^e inf., 10^e C^e, par B. C. M.SOUS-OFFICIER désire marraine gentille. Ecrire : Joubioux, 62^e artillerie, D. C. A. 72, par B. C. M.J. MÉD. auxil., très doux, musicien, désire marraine. Ecr. : Panot, 49^e artillerie, par B. C. M., Paris.

CÉLIBAT., 28 et 30 ans, dés. marr. affect., élég., jol. Paul Lor, Pierre Loïs, aviat., fort L., Calais.

AVIATEUR, sevré d'affection, demande marraine gent., affect., tendre. Ecrire : Regord Chasse, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

CHEF D'ESCADRON d'artill., 40 ans, célibataire, au front, bon pied bon œil, pas caractère toujours aimable, demande marraine susceptible, par sa corresp., de corriger ce défaut.

Ecrire : Sans Atout, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

A 20 ans, un jeune offic. chasseurs alpins s'ennuie beaucoup ; jol. marr. Parisienne, écrivez-lui de suite. Fanfan, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

DISCUSE officier sans marr. dem. corresp. désintéressé. Première lettre à Bourdonville, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

QUELLE marraine jeune, gentille, gracieuse, s'intéresserait à jeune sous-lieutenant privé de toute affection et qui serait le plus dévoué des fils.

Ecrire : Quesito, chez Iris, 22, rue St-Augustin, Paris.

JEUNE OFFICIER d'artill., 20 ans, dés. jeune, gentille marr. Babé, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

MARRAINE jeune, jolie, gentille, voulez-vous correspondre avec un observateur de 75. Ecrire :

Brigadier éclair., artill., 42^e batterie, armée Orient.

QUI JE SUIS... poilu du vrai front, à quatre brisques. Qui je demande? gent. petite marr. Paris., bl. si poss., gent., affect. De Moncel, letter-box, 22, r. St-Augustin, Paris.

CAPITAINE, 28 ans, trente m. fr., sans affect., dem. marr. j., aim. Ecrire : Meréo, chez Iris, 22, rue St-Augustin, Paris.

TRÈS sérieux. Petite marraine sentimentale, gracieuse, jolie et blonde, écrivez vite à vieux sous-officier automobiliste bien triste. Ecrire :

De Pertusse, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

URODONAL

et l'Arthritisme

Tout déplumé étant arthritique,
doit prendre de l'URODONAL.



Son dernier cheveu... pourvu qu'il frise!...

L'OPINION MÉDICALE :

« La cure d'Urodonal répond à la double indication thérapeutique de rendre le cheveu moins cassant et de diminuer la séborrhée ; elle y répond en éliminant l'acide urique qui désormais n'ingrustera plus les cheveux pas plus qu'il n'irritera le cuir chevelu, lui faisant sécréter du sébum. La cure d'Urodonal est donc la seule thérapeutique logique de l'alopécie arthritique. »

Professeur G. LÉGEROT,

Ancien professeur de Physiologie générale et comparée de l'École supérieure des Sciences d'Alger.

Etablis Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 7 fr. 20, les 3, fco 20 fr.

JUBOL

réeduque l'intestin



Le constipe est méchant, envieux, jaloux, soupçonneux, coléreux.

Il n'a jamais d'amis et échoue dans ses affaires. L'homme qui prend du Jubol est heureux ; son visage reflète la bonne santé, physique et morale, c'est un être sain. Son humeur enjouée, sa réputation de bon vivant et de brave homme lui attirent la sympathie de tous et l'estime générale. Il réussit dans la vie et tout le monde a confiance en lui et en sa destinée.

L'OPINION MÉDICALE :

Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans croquer de un à trois comprimés de Jubol pendant quelques semaines pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente, que parmi les médecins qui traitent ces malades, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même, et maintes fois, l'exactitude de ce qui précède chez ses malades.

Prof. Paul SUARD,

Ancien prof. agrégé aux Ecoles de Médecine navale.
Ancien médecin des Hôpitaux

Toutes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. La boîte, fco, 5 fr. 30 ; la cure intégrale (6 boîtes), 30 francs.

AMERICAN PARLORS. EXPERTE MANUCURE MASSOTHERAPIE.

Miss MOHAWK (dim. et fêt.)

27, rue Cambon, 2^e ETAGE (Ne pas confondre) 1 à 7.

MANUCURE Tous soins. MÉTHODE ANGLAISE

Mme UMEZ, 82, r. Clichy, 2^e ét. à g. (11 à 7)

MADAME TEYREM

MANUCURE. Tous soins. 6, cité Pigalle, r. de Ch.-à-dr. (10 à 8).

Soins d'hygiène Confort. SPECIAL POUR DAMES

Mme REY, 2, r. Chérubini (Sq. Louvois)

MISS ARIANE (dimanches et fêtes).

SOINS D'HYGIENE, MANUCURE. 8, r. d. Martyrs, 2^e ét. (10 à 7)

Mme JANOT SOINS D'HYGIENE. Méth. anglaise. (2 à 7),

65, r. Provence, 1^e à g. (Ang. ch. d'Antin).

MARIAGES Relat. mondaines. Mme LISLAIR (2 à 7),

12, r. de Hambourg, rez-chaussée, droite.

MISS LILIETTE MANU-PEDI. (10 à 7). Dim. fêtes.

13, r. Tour des Dames (Entr. Trinité).

LECONS ANGLAIS par dame instruite, 2 à 7 heures.

Mme DELATOUR, 44, r. St-Lazare, 3^e fond cour.

Mme MARTES Chambres confortablement meublées.

14, rue de Berne (Entresol.)

Mme STELL MARIAGES. RELATIONS MONDAINES.

Maison de 1^e ordre. 33, rue Pigalle.

MARIAGES RELATIONS MONDAINES (Métro Rome).

Mme DELORD, 16, r. Boursault, 1^e dr.

BAINS HYGIENE. Belle installation. NOELY,

5, cité Chaptal, 1^e ét. (pr. Gr. Guignol) (11 à 7).

BEAUTE Secret de famille, revenant à 3 francs par

mois. Mme IXE, 28, rue Vauquelin, Paris-Ve.

Mme LEONE SOINS D'HYG. Méthode angl. Dim. et fêtes.

6, r. Notre-Dame-de-Lorette, 2^e ét. 1 à 7.

LUCILLE ROMANO HYGIENE. N^o 11 MÉTHODE.

42, r. Ste-Anne. Ent. Dim. f. (10 à 7).

MISS BERTHY HYGIENE, 4, faub. St-Honoré, 2^e s. ent. angl. r. Royale, 10 à 7.

MANUCURE par J. FRANÇAISE diplômée à Londres.

5, Blenheim Street - Royal St. W.

MAIGRIR REMÈDE NOUVEAU. Résultat

merveilleux, sans danger, ni régime,

avec l'ovidine-lutier

Not. Grat. s. pil. fermé. Env. franco du

traitement. c. bon de poste 7 fr. 20. Pharmacie, 49, av. Bosquet, Paris.

AGREEABLES SOIRES DISTRACTIONS des POILUS

PRÉPARANT à FETER la VICTOIRE

Curieux Catalogue (Envoyé gratis) par la Société de la Gaité Française, 85, r. du Faubourg St-Denis, Paris (10^eme). Farces, Physique, Amusements. Propos Gais, Art de Plaire, Hypnotisme, Sciences occultes, Chansons et Monologs de la Guerre. Hygiène et Beauté. Librairie spéciale.

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. (English spok.)

Mme LE ROY, 102, rue Saint-Lazare.

Mme Renée VILLART SOINS d'Hygiène.

Mon 1^e ord. 48, r. Chaussee-d'Antin (ent.).

SOINS D'HYGIÈNE ET DE BEAUTÉ

par Dame dipl. Mme DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^e ét. (10 à 7).

MARIAGES Relat. mondaines. Mon recom. Mme DUC,

54, r. Caumartin, 3^e ét. (2 à 7) même le dim.

Mme DEBREUIL SOINS D'HYGIENE

(gare St-Lazare) 24, rue d'Athènes, 3^e dr. (2 à 7).

Hygiène et Beauté

Pr. Mains et Visage. Mme GELOT,

8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES.

Mme BORIS, 47, r. d'Amsterdam, 2^e ét. gauch. (Dim. f. 7).

MARTINE TOUS SOINS.

(10 à 7 heures). 19, r. des Mathurins, esc. gauche, 2^e ét.

ANGLAIS par BON PROFESSEUR.

Mme MESANGE, 1 à 7, 38, r. La Rochefoucault, 2^e face (dim. f.).

HYGIENE TOUS SOINS. MÉTHODE américaine BERTHA,

22, r. Henri-Monnier, 1^e à 7 (dim. et f.).

YVONE ROCKELL Nouvelle installation d'HYGIENE

30, r. Gustave-Courbet (2^e face).

MANUCURE MÉTHODE ANGL. BAINS, SELECT HOUSE.

Ts SOINS. Mme SARITA, 113, r. St-Honoré.

Mme HADY MANUCURE - SOINS.

(Dim. f. 7). 6, rue de la Pépinière, 4^e droite.

FRANÇAIS ANGLAIS p. corresp. Rédact. de lett. cont. 5.

Mme DENAVE, 116, rue Damrémont (18^e).

MANUCURE SOINS. Méth. anglaise.

Miss BEETY (10 à 7). 36, r. St-Sulpice, 1^e esc. entr. g. (Dim. f.).

NOUVELLE INSTALLATION D'HYGIENE.

Mme YOLANDE, 4, r. Marche-St-Honoré, 2^e fl. cour (10 à 7).

Mme ANDHREE Soins de Beauté, pr. pl. République,

24, r. N.-D.-de-Nazareth, 1^e ét. p. g.

BAINS MASSOTHERAPIE (8 h. mat. à 7 h. soir)

SERVICE TRÈS SOIGNÉ

GRAND CONFORT. Madame HAMEL.

5, faub. St-Honoré, 2^e s. entresol (esc. A) angle rue Royale.

Mme MARIN HYGIÈNE-BEAUTÉ.

1 à 7 h. et dim. 47, r. du Montparnasse, esc. conc., 1^e ét.

Manucure PEDICURE. Tous soins d'Hygiène.

Mme HENRIET, 11, r. Lévis, 2^e d. (Villiers) et à d.

BAINS-HYGIÈNE Confort moderne.

Mme DERIAC, 45, rue Fontaine (2^e étage).

SOINS HYGIÈNE par Dame diplômée.

1^e ét. 3, RUE MONTHOLON (2^e étage).

Mme Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng.

spoken. 203, r. St-Honoré (entr.).

SOINS d'HYGIÈNE par Dame diplômée.

Mme GEORGETTE, 6, r. Croix-des-Petits-Champs, 2^e à dr. (10 à 7).

MANUCURE Mme BERRY, 5, Rue des Petits-Hôtels

1^e ét. (10 à 7 h.) (Gares Est et Nord)

SOINS D'HYGIÈNE par JEUNE DAME, 10 à 7 h.

G. DEBRIEVE, 9, r. de Trévise, 1^e ét. Dim. et fêt.

Mme IDAT SELECT HOUSE, SALLE de BAINS, MANUCURE

29, r. Montmartre, 1^e s. entresol. et f. (10 à 7).

MARIAGES Relations mondaines.

Mme VERNEUIL,

30, r. Fontaine (entres. gauch. sur rue).

ANGLAIS PIANO, FRANÇAIS p. jeune dame. Méth. nouv.

Mme DELYS, 44, r. Labruyère, 4^e face (1 à 7).

BAINS-MANUCURE SOINS D'HYGIENE.

19, r. St-Roch (Opéra). Eng. sp.

MISS GINNETT MANU-PEDI. Élégante installation.

10 à 7, dim. fêt.

MARIAGES Grandes relations mondaines et artistiques.

Mme FLAMANT, 5, villa Michon, 2^e à dr. (Métro Boissière).

CHAMBRES CONFORTABLEMENT MEUBLÉES à louer.

Mme VIOLETTE, 2^e ét., r. Vital. t. Aut. 23.02

TOUS VRAIE MÉTHODE ANGLAISE.

Mme LIANE, 10 à 7.

TOUS 28, r. St-Lazare, 3^e dr., Anc. Pass. de l'Opéra.

MISS MADO HYGIENE ANGLAISE. Nouv. installation.

42, r. Ste-Anne, 2^e s. entres. à g. (10 à 7).

BAINS MANUCURE. ANGLAIS.

Mme ROLANDE,

8, rue Notre-Dame-des-Victoires (2^e étage).



" Mars venteux et Avril pluvieux
Font le May gay et gracieux. "